

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIE AU ROI.

FEVRIER 1758.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

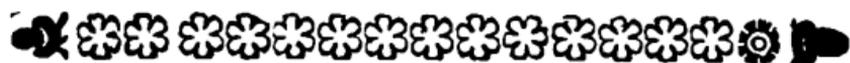
MDCLVIII





JOURNAL HELVETIQUE,

FEVRIER 1758.



DECLARATION

Extraite des Régistres de la VENERABLE
COMPAGNIE des Pasteurs & Professeurs
de l'Eglise & de l'Académie de GENEVE,
sur un Article inseré dans le VII. Tome
de l'Encyclopédie.

LA Compagnie, informée que le VII. Tome
de l'Encyclopédie, imprimé depuis
peu à Paris, renferme au mot GENEVE,
des choses qui intéressent essentiellement nôtre
Eglise, s'est fait lire cet article, & aiant nom-
mé des Comissaires, pour l'examiner plus par-
ticulièrement, oui leur rapport, après mûre Dé-
libération, elle a crû se devoir à elle même & à
l'édification publique, de faire & de publier
la Déclaration suivante :

LA Compagnie a été également surprise & affligée, de voir dans ledit article de l'*Encyclopédie*, que non-seulement nôtre Culte est représenté d'une manière défectueuse, mais que l'on y donne une très-fausse idée de nôtre Doctrine & de nôtre Foi. L'on attribue à plusieurs de nous sur divers Articles, des Sentimens qu'ils n'ont point; & l'on en défigure d'autres. L'on avance, contre toute vérité, que *plusieurs ne croient plus la Divinité de JESUS-CHRIST. . . & n'ont d'autre Religion qu'un Socinisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle Mystère, &c.* Enfin, come pour nous faire honneur d'un Esprit tout philosophique, on s'éforce d'exténuer nôtre Christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'a le rendre tout à fait suspect, come quand on dit que parmi nous *la Religion est presque réduite à l'adoration d'un seul DIEU, du moins chez presque tout ce qui n'est pas Peuple; & que le respect pour JESUS CHRIST & pour l'Ecriture, sont peut-être la seule chose qui distingue du pur Déisme le Christianisme de Geneve.*

De pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses & plus capables de nous faire tort, dans toute la Chrétienté, qu'elles se trouvent dans un Livre fort répandu, & d'ailleurs parle favorablement de nôtre

Ville, de ses Mœurs, de son Gouvernement, & même de son Clergé & de sa Constitution Eclésiastique. Il est triste pour nous, que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de justice à l'intégrité de notre Foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette Eglise en a toujours donné, & qu'elle en donne encore chaque jour. Rien de plus connu que notre grand principe & notre profession constante de tenir *la Doctrine des Saints Prophètes & Apôtres, contenue dans les Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament*, pour une Doctrine divinement inspirée, seule Règle infaillible & parfaite de notre Foi & de nos Mœurs. Cette profession est expressement confirmée par ceux que l'on admet au Saint Ministère, & même par tous les Membres de notre Troupeau, quand ils rendent raison de leur Foi, come Catéchumènes, à la face de l'Eglise. On fait aussi l'usage continuel que nous faisons du *Symbole des Apôtres*, come d'un Abrégé de la partie historique & dogmatique de l'Évangile, également admis de tous les Chrétiens. Nos Ordonances Eclésiastiques portent sur les mêmes principes : Nos Prédications, notre

Liturgie , nos Sacremens , tout est relatif à l'œuvre de nôtre Rédemption par JESUS-CHRIST. La même doctrine est enseignée dans les leçons & les thèses de nôtre Académie , dans nos livres de piété , & dans les autres Ouvrages que publient nos Théologiens , particulièrement contre l'Incrédulité , poison funeste , dont nous travaillons sans cesse à préserver nôtre Troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en apeller ici au témoignage des personnes de tout ordre , & même des Etrangers , qui entendent nos Instructions , tant publiques que particulières , & qui en sont édifiés.

Sur-quoi donc a-t on pû se fonder , pour doner une autre idée de nôtre Doctrine ? Ou si l'on veut faire tomber le soupçon sur nôtre sincérité , come si nous ne pensions pas ce que nous enseignons & ce que nous professons en public , de quel droit se permet on un soupçon si odieux ? Et coment n'a-t-on pas senti , qu'après avoir loué nos *Mœurs* come *exemplaires* , c'étoit se contredire , c'étoit faire injure à cette même probité , que de nous taxer d'une hipocrisie où ne tombent que des Gens peu conscientieux , qui se jouient de la Religion ?

Il est vrai que nous estimons & que nous cultivons la Philosophie ; mais ce n'est point
cette

cette Philosophie licencieuse & sophistique, dont on voit aujourd'hui tant d'écart. C'est une Philosophie solide, qui, loin d'afoiblir la Foi, conduit les plus Sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la Morale, nous n'insistons pas moins sur le Dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos Chaires: Nous avons même deux exercices publics par semaine, uniquement destinés à l'explication du Catéchisme. D'ailleurs cette Morale est la Morale Chrétienne, toujours liée au Dogme, & tirant de-là sa principale force, particulièrement des promesses de pardon & de félicité éternelle, que fait l'Evangile à ceux qui s'amendent, come aussi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard, come à tout autre, nous croions qu'il faut s'en tenir à la Sainte Ecriture, qui nous parle, non d'un Purgatoire, mais du Paradis & de l'Enfer, où chacun recevra sa juste rétribution, selon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'est en prêchant fortement ces grandes Véritez, que nous tachons de porter les Homes à la Sanctification.

Si on louë en nous un Esprit de modération & de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence

ou de relâchement. Graces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet Esprit est celui de l'Évangile, qui s'allie très-bien avec le zèle. D'un côté la Charité Chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte, & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions, qui n'atteint pas l'essentiel, come il y en a eu de tout tems dans les Eglises même les plus pures : De l'autre, nous ne négligeons aucun soin, aucune voie de persuasion, pour établir, pour inculquer, pour défendre les Points fondamentaux du Christianisme.

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la Loi Naturelle, nous le faisons à l'exemple des Auteurs Sacrez, & ce n'est point d'une manière qui nous approche des Déistes ; puisque, en donnant à la Théologie Naturelle plus de solidité & d'étendue que ne font la plûpart d'entr'eux, nous y joignons toujours la Révélation, come un secours du Ciel très nécessaire, & sans lequel les Homes ne seroient jamais sortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos Principes est de *ne rien proposer à croire, qui heurte la Raison*, ce n'est point là, come on le suppose, un caractère de Socinianisme. Ce Principe est comun à tous les Protestans, & ils s'en servent pour rejeter des Doctrines absurdes,

telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Écriture Sainte bien entendue. Mais ce Principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejeter tout ce qu'on appelle mystère*, puisque c'est le nom que nous donnons à des Vérités d'un ordre surnaturel, que la seule Raison humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impossible en elles-mêmes, & que DIEU nous a révélées. Il suffit que cette Révélation soit certaine dans ses preuves, & précise dans ce qu'elle enseigne, pour que nous admettions de telles Vérités, conjointement avec celles de la Religion Naturelle; d'autant mieux qu'elles se lient fort bien entr'elles, & que l'heureux assemblage qu'en fait l'Évangile forme un Corps de Religion admirable & complet.

Enfin, quoique le point capital de notre Religion soit *d'adorer un seul DIEU*, l'on ne doit pas dire qu'elle se réduise presque à cela, chez presque tout ce qui n'est pas Peuple. Les personnes les mieux instruites sont aussi celles qui savent le mieux quel est le prix de l'Alliance de grace, & que la vie éternelle consiste à connoître le seul vrai DIEU, & celui qu'il a envoyé JESUS-CHRIST, son Fils, en qui a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité, & qui nous a été donné pour Sauveur, pour Médiateur & pour

Juge , afin que tous honorent le Fils come ils honorent le Père. Par cette raison , le terme de respect pour JESUS-CHRIST & pour l'Ecriture , nous paroissant de beaucoup trop foible , ou trop équivoque , pour exprimer la nature & l'étendue de nos sentimens à cet égard , nous disons que c'est avec Foi , avec une Vénération religieuse , avec une entière Soumission d'Esprit & de Cœur , qu'il faut écouter ce Divin Maître & le Saint Esprit parlant dans les Ecritures. C'est ainsi , qu'au lieu de nous appuyer sur la Sagesse humaine , si foible & si bornée , nous sommes fondés sur la Parole de DIEU , seule capable de nous rendre véritablement sages à salut , par la foi en JESUS-CHRIST ; ce qui donne à nôtre Religion un Principe plus sûr , plus relevé , & bien plus d'étendue , bien plus d'efficacité , en un mot , un tout autre caractère que celui sous lequel on s'est plu à la dépeindre.

Tels sont les sentimens unanimes de cette Compagnie , qu'elle se fera un devoir de manifester & de soutenir en toute occasion , come il convient à de fidèles Serviteurs de JESUS-CHRIST. Ce sont aussi les sentimens des Ministres de cette Eglise , qui n'ont pas encore Cure d'ames , lesquels étant informés du contenu de la présente Déclaration , ont tous demandé d'y être

compris. Nous ne craignons pas non plus d'affurer, que c'est le sentiment général de nôtre Eglise, ce qui a bien paru par la sensibilité qu'ont témoignée les personnes de tout ordre de nôtre Troupeau, sur l'article du Dictionnaire, qui cause ici nos plaintes.

Après ces explications & ces assurances, nous sommes bien dispensés, non-seulement d'entrer dans un plus grand détail, sur les diverses imputations qui nous ont été faites, mais aussi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. Ce ne seroit qu'une contestation inutile, dont nôtre caractère nous éloigne infiniment. Il nous fust d'avoir mis à couvert, l'honneur de nôtre Eglise & de nôtre Ministère, en montrant que le portrait qu'on a fait de nôtre Religion est infidèle, & que nôtre attachement pour la saine Doctrine Evangelique n'est ni moins sincère que celui de nos Pères, ni différent de celui des autres Eglises Réformées, avec qui nous faisons gloire d'être unis, par les liens d'une même foi, & dont nous voïons avec beaucoup de peine, que l'on veuille nous distinguer.

Signé

J. TREMBLEY *Secrétaire.*



A Mr. C * *

E S S A I

Sur ce Sujet proposé par l'Académie Française, *Il n'y a point de paix pour le Méchant.*

Le Méchant est puni par les tourmens du Vice :
Il trouve dans son Cœur son Juge & son Suplice.

J'Avois résolu de ne plus travailler sur aucun Sujet Académique ; mais vous m'assurés que mes Essais précédens ont été goûtés, & vous m'exhortés à terminer ma Carrière par celui-ci, qui est très beau & fort susceptible des ornemens oratoires ; mais c'est par cela même que je ne devois pas le traiter ; il faudroit le laisser à des Oratoires plus habiles, ou à des Prédicateurs qui feroient trembler en Chaire les vicieux, en leur anonçant qu'il n'y a point de paix pour eux, & que l'Arrêt du Souverain Juge est irrévocable. Je crains qu'on ne me reproche

che que mon Discours sent trop le Sermon pour l'Académie, & trop l'Académie pour un Sermon. Malgré ces motifs, je me rends à votre invitation. Ma petite brochure n'empêchera pas, qu'on n'écrive sur cette matière avec plus de force, d'étendue, & de succès. Il me semble qu'on doit favoir quelque gré à un Ecrivain, quelque médiocre qu'il soit, du dessein qu'il a de plaire ou d'instruire.

L'Auteur sacré n'entend point par le mot de *Paix* cette Paix extérieure & politique, qui succède à des troubles civils, ou à une cruelle Guerre. Dans ce sens le Méchant; come Membre de la Société, peut jouir de la Paix, ainsi que le Fidèle. Il ne parle pas non plus de cette *Paix* dangereuse & funeste, que le Pécheur endurci aquirt quelquefois à force de crimes: Il est vrai qu'il y a peu de coupables assez déterminés & assez insensibles, pour faire taire entièrement la voix de la Conscience, pour assoupir ses remords, & s'endormir sur le bord des Précipices*.

La

* La Méchanceté, dit quelqu'un, est insupportable aux Méchans mêmes. S'ils étoient réduits à
vivre

La Conscience se réveille malgré eux ; elle les tourmente, & leur montre le glaive levé sur leurs Têtes coupables & le suplice qui les attend. Ecoutons ce que dit *Phédre* dans la belle Tragédie qui porte son Nom :

*Je conois mes sureurs , & les rapelles toutes :
Il me semble déjà que ces Murs , que ces Voutes
Vont prendre la parole , & prêts à m'acuser
Attendent mon Epoux , pour le désabuser.*

Sa Conscience lui étoit encore plus redoutable que *Thejée* son Epoux ; elle n'avoit jamais pû la calmer : Elle dit à sa Confidente qui tâchoit de la rassurer.

*Hélas ! je ne suis point de ces Femmes bardies ,
Qui goûtant dans le Crime une tranquille Paix
Ont sù se faire un front à ne rougir jamais.*

Le remords, compagne inféparable du Crime, suit le Méchant jusques dans la

vivre toujours avec leurs semblables, ils seroient forcés d'appeller la Justice à leur secours, pour se garantir de leur violence.

*Même par le Méchant le Crime est détesté.
Et l'Injuste en son Cœur approuve l'équité*

plus profonde Solitude. Il le poursuit jusques sur le Trône, & ternit de son souffle l'éclat des Honeurs & des Dignités. La Vertu oprimée trouve un Vengeur dans le Cœur même du Méchant ; il ne peut lui échaper, & la Couronne même ne le met pas à couvert d'une juste punition : Le Méchant n'a point de plus cruel Enemi que lui même.

*Dans sa triste grandeur souvent plus misérable
Que tous les malheureux, que son Pouvoir acable.*

RACINE.

Et ne croiés pas que les Plaisirs ou les Richesses aient plus de pouvoir que les plus hautes Dignités. Le Méchant peut s'étourdir quelques momens, par leurs faux brillans, mais ce n'est qu'un Songe agréable & passager, qui est suivi du réveil le plus affreux. La Volupté est fugitive, les Richesses ont des ailes ; & lors même que le Méchant trouveroit le secret de les fixer, le Remords se feroit jour à travers leur trompeur éclat, & empoisoneroit la joie du Méchant. Non, rien ne peut le soustraire à ses traits inévitables : Cherchera-t-il dans le tumulte de la Société un repos qu'il ne peut trouver en lui même ? Mais il trouvera dans les Hommes des tèmoinns de ses forfaits ; il sera forcé de baisser ses regards pour ne pas rencontrer

les leurs. Ses complices même , éfraiés de l'Abime où il les a plongés , lui reprocheront la féduction dont ils portent la peine ; & il aura à fouffrir & le remords de fes propres Crimes , & les reproches amers de fes coupables Imitateurs.

Le Méchant, pour fe dérober au grand jour, s'enfoncera-t-il dans l'obfcurité de la Solitude ? Mais fa terreur fe redouble dans les ténèbres : Le mouvement d'une fimple Feuille lui fait peur. C'eft bien pis quand Dieu fait entendre fa voix terrible par l'impétuofité des Vents, & le bruit affreux du Tonnerre. Où fe retirera le Méchant , pour fe mettre à l'abri de la Foudre , & de la colère de fon Juge ? Cherchera-t-il un azile dans le Creux des Rochers ? Mais ils peuvent tomber fur lui & l'écraser. Fura-t'il jusques dans les Antres les plus reculés ? Mais il fera la proie des Bêtes, moins féroces que lui : Par tout le Bras du Tout Puiffant peut le faifir. Celui qui a créé l'Univers a fous fes yeux tous fes Habitans ; il voit leur Inocence, ou leurs Crimes. Comé il remplit d'une joie pure le Cœur du Fidèle, celui du Méchant eft la Victime de fes forfaits. Toute la Nature femble s'armer contre lui , & rien ne le raffure, ni ne le foulage. Son Cœur eft come une Mer agitée par

la plus horrible tempête. Il cherche la Mort, & il la craint, il implore le Néant, & il existe.

*Dévoré par de vains & criminels souhaits ,
Il cherche de faux biens , échappés pour jamais :
Et jamais le vrai bien ne sera son partage.
Il souffre à chaque instant d'éternelles douleurs ,
Et pour combler les maux d'un affreux esclavage
Tu le contrains, Grand Dieu, d'avouer dans sa rage,
Qu'il est digne de ses malheurs*.*

Si l'on entend par le mot de *Méchant*, l'Impie, on peut lui appliquer avec encore plus de raison, tout ce qu'on vient de dire du vicieux. Il met le comble à ses Crimes, en niant l'existence ou l'équité de son Juge : Une aveugle & téméraire négation ne peut l'anéantir : On ne sauroit éviter le péril en fermant les yeux, Malgré les vains efforts & les fureurs de l'Impie, Dieu sera le Vengeur de ses Loix foulées aux pieds, &

* Le Méchant est en effet l'artisan de ses propres infortunes, & s'il est malheureux, il ne doit s'en prendre qu'à lui même. Il y a une relation nécessaire entre certains vices & leur punition. Vous êtes ambitieux, vous serez exposés à de grands revers. Vous êtes voluptueux : vous serez exposés au mépris & à des maladies cruelles. La paresse & la fainéantise enfantent la Pauvreté & ainsi des autres Vices.

de son pouvoir méprisé; mais lors même que l'Être suprême suspendroit les fléaux terribles de son Courroux, les Loix invariables & sacrées du juste & de l'injuste, suffiroient pour punir le Criminel. On ne les viole point impunément. Ces Loix sont come un Glaive tranchant, qui fait des blessures profondes & inévitables. *Néron*, le cruel *Néron* fait mourir sa Mère, & il croit voir son Ombre horrible armée pour le punir. *Oreste*, pour le même crime, est livré aux Furies, qui le déchirent, & prennent plaisir à le tourmenter. Ce Ver rongeur, ces Feux dévorans, qui brûlent & consomment le Cœur de l'Impie, ces Spectres & ces Fantomes, qui l'éfraient & semblent le menacer, ne sont que l'horrible image de la Justice céleste, qui se rend, en quelque sorte visible, par ses impressions sinistres & ses terribles effets. Tout nous dit qu'elle se manifestera avec plus de force & d'évidence dans la vie avenir; mais dans celle-ci la Conscience est son Précurseur; c'est un Juge éclairé & impartial, qu'on ne peut ni tromper, ni éblouir.

Sur cette Terre Dieu semble cacher les ressorts de sa Providence; mais l'ordre de ses Décrets s'exécute également, indépendamment de la volonté des Homes, & malgré leurs projets & leurs opositions. Tantôt

il fait éprouver à une Nation ou à ceux qui la gouvernent , les effets de sa Clémence , & tantôt ceux de sa Justice.

*Des plus grands Potentats la chute épouvantable
Quand il veut , n'est qu'un jeu de sa main redou-
table ;*

*Pour dissiper leur Ligue il n'a qu'à se montrer ;
Il parle ; & dans la poudre il les fait tous rentrer.*

R A C I N E.

Tous les Evénemens , même les plus éloignés , sont présens à ses yeux , & il les dirige à son gré. Un simple fil , qu'il tient dans sa main , fait mouvoir toute la Machine du Monde.

*Au seul son de sa voix, la Mer fuit , le Ciel tremble.
Il voit come un Néant tout l'Univers ensemble ;
Et les foibles Mortels , vains jouets du trépas ,
Sont tous devant ses yeux , come s'ils n'étoient pas.*

R A C I N E.

S'il n'y a point de Paix pour le Méchant , parce qu'il est souvent la victime de sa méchanceté , que même dans les plus grands succès , il est dévoré par de noirs remords , & qu'il croit voir sans cesse le glaive vengeur de Dieu , suspendu sur sa tête coupable , l'Homme bon & vertueux au contraire est

toûjours paisible & content dans tous les états de la vie , & même dans les revers.

Est-il appelé à servir son Prince , ou à défendre sa Patrie dans une Guerre juste & légitime , son Courage , soutenu & animé par une si bone cause , demeure , au milieu des périls , ferme & inébranlable ; il craint plus la honte que la mort. Tranquile , malgré le bruit terrible des armes , sa prudence prévoit le danger sans le redouter , & facilite ses succès. Dans le triomphe , il épargne le sang des Vaincus , & ne fouille point sa Victoire par des Cruautés. Dans les plus grands malheurs , une Paix intérieure , la douce satisfaction d'avoir fait son devoir , le rassure & le console. Il pense qu'un Citoyen meurt toûjours glorieusement , quand il meurt pour la Patrie.

L'Home vertueux est-il placé ou par sa Naissance , ou par élection , à la Tête de l'Etat , il ne se regarde que come l'Organe , l'Interprète des Loix , le Protecteur de l'Innocence , & le Père du Peuple. Il se félicite , non de ses Dignités & de sa grandeur , mais d'avoir la volonté & le pouvoir de faire du bien. En multipliant le nombre des heureux , il augmente son propre bonheur. On a dit que pour la prospérité des Etats , il seroit à desirer que les Rois fussent Philosophes & que les Philosophes fussent Rois ; c'est qu'ils n'entreprendroient

jamais que des Guerres justes & indispensables ; qu'ils ne chargeroient point leurs Sujets, ni même les Vaincus, d'impôts & de subsides onereux , qui réduisent à la plus dure misère , & aux extrémités de la faim des Familles entières , qui n'ont pas même la triste liberté de la fuite.

La bone & vraie Philosophie est la Compagne de la Vertu & n'inspire rien que de juste & que d'humain ? Elle sait concilier les règles de l'Equité avec les intérêts de l'Etat , parce que les vrais intérêts de l'Etat ne sont jamais oposés à la Justice. Come les projets du sage ont pour base la droiture & pour motifs la félicité publique , la Providence les dirige , & écarte les obstacles qui s'oposeroient à leurs succès. L'événement justifie presque toujours des intentions pures.

Je prévois qu'on m'oposera l'exemple de *Socrate* , & celui de *Cicéron* , tous les deux proscrits & condamnés à mort par des Juges cruels & iniques ; mais ces cas sont assés rares , le sage *Socrate* justifié par sa Conscience , conserve au milieu de sa prison , toute la liberté de son Esprit , & toute la tranquillité de son ame. La mort ne fut pour lui que la fin d'une vie passagère , & d'un jour court & nébuleux.

A l'égard de *Cicéron*, sur la Vertu duquel on a jetté d'injustes soupçons, jusqu'à dire, que *Cicéron*, l'ardent *Enemi d'Antoine*, auroit peut-être, si *Octave* lui avoit été fidèle, consenti à devenir son *Ajoint* *.

Est-il possible, lorsqu'on a lû l'Histoire de *Cicéron*, & qu'on conoit son caractère, qu'on puisse lui imputer de tels complots ? Lui, qui fut le plus ferme rempart de la République & de la Liberté, & que ni les promesses, ni les menaces, ni la crainte de la mort, ne purent engager à trahir sa Conscience, & à manquer à son devoir. Lui, qui fut la Victime des *Enemis* de sa Patrie, & qui présenta tranquillement sa tête aux *Assassins*. Lui qui s'écria, peut être en mourant & détestant la tyrannie,

*Romains ! sômes nous faits pour porter des entraves ?
Nês libres, faudra-t-il que nous mourions esclaves ?
Ce mot perça son Cœur du trait le plus profond
Et pour qui perd l'honneur la Vie est un affront.*

* Voici ce que dit, en propres termes, le célèbre *Maty*, Auteur du *Journal Britanique*. *Les Gracques*, dit-il, *Marius* & *César* ne crioient pas moins que leurs *Antagonistes* contre les principes & les vues de ceux qui s'oposoient à eux & l'ardent *Enemi d'Antoine*, auroit peut-être, si *Octave* lui eût été fidèle, consenti à devenir son *Ajoint*.

IDE'E



IDE'E de la CONSCIENCE.

IL est, chés les Mortels , un Maître intérieur
 Qui parle à nôtre Intelligence ,
 Seul infaillible Directeur
 Quand l'Home l'écoute en silence.
 Nul ne peut éluder la force & l'évidence
 Des Loix qu'il grave en nôtre Cœur.
 Le Chrétien , le Gentil respectent sa puissance :
 Et pour aquerir le bonheur ,
 Ils sentent quelle est l'influence
 De ce fidèle Conducteur.
 Cet Oracle sacré s'explique avec candeur ;
 Heureux qui met en lui toute sa confiance ,
 Et qui , sur le Monde enchanteur ,
 Sait lui doner la préférence !
 Il nous montre la différence
 De la Verité , de l'Erreur ,
 Et du Crime , & de l'Innocence.
 Il confond les Discours d'un lâche séducteur ,
 Dont la criminelle indulgence
 Veut immoler la Conscience
 A la Fortune , au faux Honneur.
 Loin le perfide Adulateur

Qui, sur nos défauts qu'il encense,
Ose mettre un voile imposteur !

Hà! que l'Homme, au milieu d'une extrême ignorance,
Jouët le plus souvent d'une fausse lueur,

Et trop enclin à la licence
A besoin de la vigilance
D'un sage & sévère Censeur
Qui pèse tout à sa balance !

Au Roi come au Berger il montre le Miroir ;
Et chacun, tel qu'il est, sans ombre peut s'y voir.

Il est du Créateur l'Interprète fidèle ;
Et de la Raison qui chancèle,
Sa lumière éclaire les pas.

Heureux le Mortel, ici bas,
Qui le fuit, quand sa Voix l'appelle !

La première des Loix est la Loi naturelle :

De *Socrate* jadis elle fut le Flambeau

Et du cruel *Néron* le Juge & le Boureau ;

Du vertueux *Burrhus* l'ombre pale & sanglante

Par tout s'offre à ses yeux, le fuit & l'épouvante.

La *Brinwilliers* ne pût, malgré tous ses efforts,

Des plus afreux forfaits étoufer les remords.

Sous la Loi du devoir l'Innocence est tranquile ;

Dans le Cœur du Méchant, elle a même un azile.

L'Homme le moins soumis aux règles du Devoir

D'une invisible main respecte le pouvoir.

Aux Mortels cette Loi comande en Souveraine ;

A pratiquer le bien sa force nous entraîne ;

Contre les passions elle est un sûr rempart.

Ce Dictamen n'est point l'ouvrage du Hazard.

L'Implacable Enemi du Mensonge & du Vice
 Auroit-il pour Auteur un aveugle caprice ?
 Par les Lieux , par les Temps, il n'est point limité ;
 Pour base & pour soutien il a l'Eternité.
 Qui veut de cette Loi conoitre la naissance
 N'en peut trouver qu'en Dieu l'origine & l'essence :
 A cette Sainte Loi lui même a mis son sçeau.
 De ce vaste Océan , le plus foible Ruiffeau
 Peut étancher la soif de nôtre Ame alterée ;
 Heureux ! si nôtre Cœur ne lui ferme l'entrée ;
 Et si cet Aliment , qui nourrit la Raïson
 Infecté par l'Erreur , ne se tourne en poison !
 Alors, tout s'obscurcit des vapeurs les plus sombres,
 Et pour la Vérité , l'on ne prend que des ombres.
 A force de pêcher la Conscience dort ,
 Et ce Someil profond est un Someil de mort.
 GrandDieu ! Si nos devoirs sont couverts de nuages,
 Des foles Passions quels seront les ravages !
 Quelle Règle aurons nous pour diriger nos Mœurs !
 Qui pourra des Tyrans téprimer les fureurs !
 Oui , le frein le plus salutaire
 Que l'on peut oposer à la force , à l'erreur ,
 Est la crainte d'un Dieu vengeur.
 Cette infurmontable terreur ,
 Plus que le joug des Loix à l'Home est nécessaire.
 Si l'on n'opose au Vice un frein si redouté
 Que devient la Société ?
 L'artifice & L'Iniquité
 Ravageront la Terre entière.

Sans respecter des Loix la juste autorité.

Le Crime franchira cette foible barrière :

Se déroband à la lumière ,

Il frappera ses coup avec impunité

Et l'humble Vertu , prisonnière ,

Gémira dans l'adversité.

Mais que peut craindre l'Inocence ,

Si l'Eternel est sa defense ?

Qui peut se cacher à ses yeux

Et de ses forfaits odieux

Lui dérober la conoissance ?

Sa Droite des Méchans confondra l'insolence:

Pour se soustraire à sa vengeance

En vain de la Terre , & des Cieux

Imploreroient-ils l'assistance:

Dans ce terrible jour , insensible à leurs vœux ,

Dieu prononcera leur Sentence ,

Et ce Juge irrité fera fondre sur eux

Les traits justes , mais rigoureux

Réservés à l'impénitence.

Mais quoi ! N'est-il donc point de borne à leur four-
france ?

Ha ! laisse toi fléchir aux pleurs des Malheureux !

Moderant leur Supplice honteux

Seigneur, laisse agir ta clémence!

Hélas ? le Mortel qui t'offense

Si tu lui défens ta présence

Qu'est-il pour lui de plus affreux !



I V L E T T R E

*Sur les précautions à prendre en faveur d'une
Fille.*

POUR m'entretenir avec mon Fils sur la Religion, je choisís un de ces beaux jours de Printems, où la Nature renaissante semble nous inviter d'une façon particulière à exalter le Pouvoir de l'Être suprême, qui paroít en quelque sorte créer de nouveau l'Univers. Assis dans un Bosquet charmant, nous contemplions la beauté de la Campagne, qui venoit de prendre un nouvel aspect, en se dépouillant des glaces & des frimas dont elle avoit été couverte. Mon Fils paroíssoit disposé à m'écouter avec toute l'attention qu'exigeoit un sujet aussi grave, & je comencai tout de suite à entrer en matière.

Mon cher Fils, lui dis-je, les Connoissances que j'ai taché de vous faire acquérir jusques ici, peuvent contribuer à vôtre agrément & même à vôtre utilité, mais elles ne sont point capables de vous assurer un bonheur solide & parfait : La Religion

seule , qui nous enseigne nos Devoirs , peut produire un éfet si salutaire. Les Connoissances , dont nous ormons nos Esprits , ressemblent aux Fleurs qui décorent nos Parterres , qui récréent nos yeux & flatent nôtre Odorat ; mais les Sentimens de nos Ames sont au contraire des Fruits précieux , des Alimens utiles & nécessaires à nôtre subsistance , que nous devons cultiver par préférence , come infiniment plus excélens. J'ai atendu que vôtre Raison fut un peu formée , avant que de vous parler de ces Vérités sublimes, dont l'enfance , acoutumée à préférer le Clinquant à l'Or , ne permet pas de conoitre le prix. Aujourd'hui je vous crois , moiennant une atention soutenüe , en état de suivre les Raifonemens que j'ai à vous faire.

Ne trouveriés vous pas ridicule , si quelqu'un vous disoit , que ce Chateau , les Meubles qu'il renferme , les Tableaux que j'y ai placés ont existé de tous tems & qu'aucun Ouvrier n'a travaillé à leur construction ? Nous voions que rien ne se fait de foi même , que les plus petits Ouvrages ont besoin de la main de l'Artiste , pour être éfectués : Pourions nous donc croire , que des Ouvrages infiniment supérieurs ne doivent qu'à eux leur existence ? Ce Soleil , dont les raions bienfaisans échaufent & vi-

vifient la Nature & nous procurent la clarté ; la Lune & les Etoiles, dont l'afpect majef- tueux excite nôtre admiration ; ces Campa- gnes verdoiantes, qui pourvoient à nos be- foins ; ces Rochers, douî fortent des Sour- ces abondantes, qui nous fourniffent dequoi étancher nôtre foif ; cette multitude inom- brable d'Animaux de toute efpece, qui cou- vrent nôtre Terre ; ces Nuées, fuspendües au deffus de nos Têtes dans un fi juſte équi- libre ; toutes ces chofes & tant d'autres merveilles, qui étonent un Eſprit attentif, ne doivent elles pas avoir été produites par quelque Etre, dont la puiffance & l'habilité, fi l'on peut s'exprimer ainſi, furpaſſent infi- niment le Pouvoir des Homes ? Voilà , mon cher Fils, tout de Réflexions qui ſe préſentent naturellement & qui nous con- duifent à la conoiſſance de ce que nous apel- lons DIEU ; mais ce ne ſont pas les ſeules preuves de l'existence d'un Créateur de l'U- nivers : Pour aider nos foibles Lumières, il a bien voulu lui même ſe manifefter aux Homes d'une façon plus claire encore. Vous verrés dans les Hiftoires ſaintes, que je vous ferai lire déformais, qu'il a donné des ſignes viſibles de ſa préſence, en faiſant en- tendre des Voix extraordinaires, en ſe co- muniquant à de Saints Perſonages, qu'il chargeoit d'inſtruire les autres, & enfin en

nous envoiant le plus excélent des Prophètes, en la Personne de son propre Fils. Tous ces Faits , atestés par une nùée de Tèmoins , confirmés par les Enemis même de nôtre Réligion, & démontrés par leur liaison avec l'Histoire de tous les Peuples ne peuvent nous laisser le moindre doute.

Si nous faisons un retour sur nous mêmes, nous verrons encore la Divinité empreinte dans nôtre propre Cœur. Ce sentiment de satisfaction & de tranquillité, lorsque nous nous acquitons de nos devoirs, ces terreurs & ces craintes, lorsque nous comettons quelque Action que nos Consciences désapprouvent, atestent qu'il y a un Dieu, juste Juge, qui nous récompensera ou nous punira, selon que nous aurons cherché à mériter sa faveur ou sa vengeance.

Mais ce n'est pas assés, mon cher Fils, que de savoir qu'il y a un Créateur de l'Univers, il faut tacher de conoitre quel est cet Etre, & nous tirerons de cette conoissance même les obligations auxquelles nous sommes astreins. Come je me réserve de vous expliquer tout ce qui se trouve dans les Livres sacrés, à mesure que je vous les ferai lire, je me bornerai à ce que je vous en ai dit en passant, & je ne puiserai que dans les Lumières naturelles la suite de cette

Cont-

Conversation, que je renvoie à demain, afin de ne pas fatiguer vôte attention.

Je donai encore quelques momens de cette journée à répondre à plusieurs questions que mon Fils me fit, sur ce qu'il avoit entendu. Je ne les rapporterai point ici, & je me contenterai de dire, que je m'étois fait une habitude de répondre à toutes les demandes avec toute la précision & la clarté possibles : Elles ne m'étoient jamais importunes, & quoi que je pusse avoir dans l'Esprit, je lui témoignai toujours de la satisfaction, lorsqu'il marquoit quelque nouvelle curiosité. Il faut être bien sur ses gardes pour ne point rebuter les jeunes Gens; la curiosité est en eux une qualité nécessaire, & que l'on doit fortifier, en tachant cependant de la diriger d'une manière utile. Ce qui m'engage à glisser cette réflexion, c'est que j'ai souvent entendu des Pères & des Mères dire à leurs Enfants, *les jeunes Gens ne doivent pas être si curieux; vous m'ennuïés; je n'ai pas le tems de vous répondre; &c.* j'ai toujours blâmé, & je crois avec raison, ces façons de leur parler, qui peuvent éteindre en eux l'émulation. Je reviens à mon sujet.

Le lendemain de la Conversation que je viens de rapporter, j'en repris le fil en demandant à mon Fils, s'il étoit bien persuadé qu'il y eut un Créateur de l'Univers? Il me

répondit, qu'ayant beaucoup réfléchi sur ce que je lui avois dit, il lui paroïssoit en éfet impossible, que rien pût éxister par lui même & sans avoir une cause, mais qu'il ne pouvoit encore se faire aucune idée de cet Etre, qui doit avoir tout produit, sinon que sa Puissance étoit extraordinaire.

Il est vrai, répondis-je, que la *Puissance* est, de toutes les Perfections du premier des Etres, la première qui se présente à nos yeux. Il faut en éfet qu'elle soit sans bornes pour avoir tiré du néant tant de Créatures & pour les former selon ses desirs. L'Artiste le plus habile, qui a tous ses matériaux sous la main, ne peut qu'avec bien des peines & du tems éxécuter son travail; ici, sans Matériaux, cet Artiste suprême produit une immensité d'Ouvrages, tous parfaits dans leurs genres, quoique diversifiés à l'infini dans leurs espèces. Mais voïons si nous ne pourrons pas découvrir les autres Atributs de l'Etre Tout Puissant.

D'abord, s'il a doné l'existence à toutes choses, il ne peut l'avoir reçue de qui que ce soit, puisque rien n'étoit avant lui. Il ne peut pas se l'être donée lui même; cela seroit contradictoire, puisqu'il faut être avant que de pouvoir créer; il faut donc nécessairement qu'il n'ait jamais eû de comencement & qu'il ait éxisté dans tous les tems. Je

sens que cette idée vous paroît difficile à concevoir, mais s'il faut absolument qu'il y ait eu un premier Etre pour créer les autres, il faut aussi de toute nécessité, que cet Etre là n'ait point eu d'Auteur; c'est une conséquence naturelle de tout ce que nous avons dit, sans quoi nous nous retrouverions dans le même embarras. Nous ne pouvons pas croire que rien de ce qui tombe sous nos yeux ait toujours existé, parceque nous voyons à chaque instant, qu'il n'est rien qui ne soit sujet à être détruit. D'ailleurs nous ne connoissons sur cette Terre aucun Etre en état de former les différens objets qui se présentent à nous. L'Homme, la plus ingénieuse des Créatures, ne sauroit produire le moindre petit Vermisseau. Il faudroit donc supposer que tout ce qui existe, existe de tout tems; ce qui ne peut se concevoir; ou reconnoître, suivant que la Raison nous le dit, un seul Etre éternel, qui ne soit pas composé de matière & de parties fragiles, tels que ceux qui tombent sous nos Sens. Mais c'est un Article que vous aprofondirés mieux dans quelques Années, en étudiant la Philosophie. Il suffit aujourd'hui de ce que je viens de dire, pour prouver l'existence & l'éternité de Dieu. Voions si ses Oeuvres merveilleuses ne nous fourniront pas des preuves de sa Sageſſe & de sa Bonté.

L'ordre magnifique qui règne dans l'Univers ; la précision avec laquelle les jours succèdent aux nuits & les nuits aux jours ; le juste emplacement du Soleil , qui , plus près bruleroit nôtre Terre , par l'ardeur de ses rayons , & plus éloigné la laisseroit couverte de glaces éternelles ; les limites fixes imposées à l'impétuosité des Flots ; le mélange judicieux des Eaux & des Terres ; la structure admirable de nos Corps, & de ceux des Animaux ; la proportion surprenante de toutes leurs parties ; les facultés nécessaires à chacun deux , pour vivre dans la place qui lui a été assigné, les Oiseaux dans les Airs , les Poissons dans les Eaux &c. tout cela n'est-il pas visiblement l'effet d'une Sagesse incompréhensible.

La *Bonté* de Dieu ne se manifeste pas moins que sa Sagesse. Il nous a tiré du Néant ; il fait produire à la Terre tout ce qui est nécessaire à nôtre entretien & même à nôtre agrément. Moissons abondantes , Légumes nourrissans , Fruits délicieux , tout nous est distribué avec la plus grande largesse. Il a donné à tous les Animaux les moyens de pourvoir à leur conservation ; il a doué l'Homme en particulier des Facultés les plus distingués ; il l'invite à profiter de ses bienfaits & à jouir de son existence dans la

tran-

tranquillité & dans la paix. Il ne cesse de répandre sur lui de nouvelles graces : Il conserve par sa Puissance l'harmonie de nos Organes , qui par eux mêmes ne pourroient subsister longtems , vû la délicatesse de leur texture. S'il permet quelquefois qu'ils se dérangent , c'est ordinairement par une suite de quelques excès , dont ce dérangement même est une juste punition. Je pourrois ajouter ici les promesses de félicité qu'il nous a faites expréssément , dans les Livres sacrés , mais je vous ai prévenu , que je ne voulois puiser que dans les Lumières naturelles : Elles suffisent pour prouver que Dieu est infiniment bon.

La conoissance de la *Puissance* , de la *Sagesse* & de la *Bonté* de Dieu seroit assés inutile , si elle néexcitoit aucun sentiment en nous. Sa *Puissance* doit naturellement nous porter à le craindre & à mettre toute nôtre attention à ne pas déplaire à un Maître , qui a le pouvoir de nous punir : Sa *Sagesse* doit nous remplir de respect & d'admiration : Sa *Bonté* doit enflamer nos Cœurs de l'amour le plus tendre & de la plus vive reconnoissance. Voilà , mon cher Fils , les dispositions que nous devons revêtir pour lire avec fruit les divins Préceptes. , qu'il nous a doné dans sa Parole , & qui tendent tous à nous rendre parfaitement & éternellement heureux

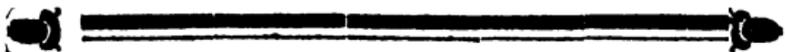
Après ce Prélude , que j'avois cru nécessaire , je mis entre les mains de mon Fils un petit Catéchisme , que j'avois compilé avec beaucoup de soin, aidé d'un Eclésiastique de mes Amis fort judicieux & fort éclairé. Nous y avions entremêlé à propos des Histoires du Vieux & du Nouveau Testament , qui faisoient à notre sujet , & nous n'avions pas omis le récit des Miracles & des Prodiges opérés pour confirmer la Doctrine céleste. Surtout , nous nous étions appliqués à doner du Décalogue une explication des plus exactes & à faire sentir toute la Sageſſe des Préceptes qu'il renferme.

Lorsque nous eûmes parcouru ce Catechisme , nous començames une lecture suivie de l'Ecriture Sainte. J'avois soin de mettre par écrit à l'avance les réflexions & les éclairciſſemens, que je croïois nécessaires à l'intelligence de chaque Chapitre , & nous les amplifions encore dans la conversation. C'étoit ordinairement la cloture de nos journées & j'eus la fatisfaction de voir que mon Fils y prenoit un goût particulier. Je m'étudiai surtout à lui faire envisager la Piété sous son véritable point de vûe , & à la dépouiller de cette austérité rebutante , dont le Fanatisme à jugé à propos de la revêtir. Je lui fis sentir, que bien loin d'être ennemie des plaisirs innocens , elle étoit elle-même

me une source abondante de satisfaction. En nous inspirant une parfaite résignation à la Providence, & une confiance entière à sa bonté, elle nous procure une douce tranquillité & nous rend supérieurs aux Evénemens. Moieñnant que nous n'aïons rien à nous reprocher, que nous tachions sincérement de nous acquiter de nôtre devoir, envisageons tout ce qui arrive come des biens réels, persuadés que l'Être suprême qui les dirige, les fera tourner à nôtre bonheur. Cette idée produira toûjours en nous un contentement intérieur, que l'on ne sauroit trop acheter, & qui aiant un fondement aussi solide, ne pourra jamais être altéré. Aussi j'envisage come des preuves d'une Piété véritable la douceur, la sérénité, une gaieté honête & tous les autres indices d'une Ame satisfaite, & je ne puis porter un jugement favorable de tous ces Dévots réfrognés, qui condannent tous plaisirs, toute gaieté & ne se permettent rien, qui sente la joie. La seule chose qui doit attrister un Home de bien, c'est lorsqu'il a le malheur de tomber en faute; alors il doit sentir un vif regret d'avoir déplu au Maître tout bon qu'il doit servir, & ce regret lui deviendra salutaire s'il est sincère, & s'il l'engage à être d'autant plus sur ses gardes dans la suite.

Malgré les puissans motifs que nous avons pour vivre d'une manière conforme à la volonté de Dieu, nous nous trouvons exposés à tant de tentations & nous sommes si foibles, qu'il ne nous arrive que trop de tomber en faute. Pour prévenir ce malheur, joignons aux efforts que nous faisons, un humble recours à l'assistance Divine, & soions assurés, que l'Esprit de Dieu nous soutiendra, si nous l'implorons avec ardeur & avec humilité.

La suite le Mois prochain.



L'ABEILLE LITÉRAIRE

XIII. ESSAI.

L'ÂME DES BÊTES.

Fin du Plaidoyer du Cartésien.

Que dirai-je de ces desirs de l'honête, de ces Vertus morales, qu'on attribue à l'Homme à l'exclusion des Bêtes ? Sommes nous donc plus dociles, plus affables que certains Animaux, qui nous fournissent une image agréable de société, d'amitié, de tendresse ?

Chés nous l'on se désespère de la perte d'un objet chéri ; mais le tems s'écoule, & le tems ramène les plaisirs. En est-il ainsi de la Tourterelle, que sa douleur consume, si la main de l'oïseleur l'épargne. Chés nous plus d'un Ingrat, semblable à la Vigne, s'élève à la faveur de l'Arbre, pour l'étouffer ensuite ? Plus d'un *Joas* oublie qu'il doit tout au pieux *Joïada*, & en immole le Fils à sa noire fureur. En est-il ainsi chés les Chiens, que nous prenons pour les Symboles de la fidélité ? Ce fameux Barbet de *Tours*, unique bien & seul Domestique d'un vieux Militaire, n'en soulagea-t-il pas l'indigence avec un zèle, une sagacité incroyables ? Ne le vit-on pas, après une langueur aussi lente que cruelle, expirer de douleur sur la Tombe de son Maître ? Qui de vous, ignore l'Histoire de ce Chien *, dont *Rome* admira la fidélité ? C'étoit celui de *Sabinus*, ancien Favori de l'impitoiable *Tibère*. On venoit de trancher la tête à son malheureux maître ; on la jetta ensuite dans la *Tibre* avec le Tronc : L'Animal sensible s'élança du haut du Pont dans le Fleuve ; plonge au fond, ramène sur l'eau cette Tête chérie, soutient sur son

L 4

* *Dion Cassius*.

dos le Cadavre flotant , arrive enfin à bord ,
& meurt au même instant. En un mot.

*Tous nos Chiens prodiguent leurs vies ,
Pour des maitres souvent ingrats.*

C'est une vérité que l'expérience confirme tous les jours. . . Chés nous l'amitié est fondée sur le plus vil intérêt : On croit aimer la Personne & l'on n'aime que sa fortune. Arrive-t-il quelque revers acablant à cet Home crédule , auquel nous jurames tant de fois un attachement inviolable , Hironnelles fugitives , nous volons en d'autres Climats , heureux encore dans son malheur , si nous ne sommes pas les premiers à agraver le poids de sa misère , à déchirer sa réputation , à le peindre partout come un coupable , digne du triste sort qu'il éprouve ! Brutes ! c'est donc encore parmi vous , que je veux trouver un exemple d'une sensibilité réelle & constante ! .. Il s'en offre mille : Arrêtons nous un instant à celui-ci ; il est atesté par des Ecrivains * célèbres & dignes de foi , come la Maitresse du Monde , en fut elle même témoin.

Androcle , esclave fugitif , rencontra dans un Bois écarté un Lion dont la Pâte étoit

* *Aulugelle. Nuits atiques L. V. Ch. 14. Apion.*

bleffée, & qui sembloit lui demander du secours. Il lui arracha l'Épine, qui causoit sa douleur; l'Animal s'attacha à son Médecin. Ils vécutent plus de six mois dans le même antre. *Androcle* ennuié, en sort à la fin; est repris, conduit à Rome au bout de 4. ans, & condamné à combattre nud des Lions dévorans. On en déchaîne un contre lui; c'étoit précisément celui qu'il avoit guéri. La Trompette sone; le Lion s'avance; sa Crinière menaçante flotoit au gré du vent; il écumoit de rage... mais quel spectacle? Il s'arrête tout à coup, reconoit son Bienfaiteur, & se met à lui lécher tendrement les cuisses & les mains. Les spectateurs sont attendris. *Androcle* est interrogé; il fait le détail du fait, & obtient de César la vie & la liberté. *Sénèque* a donc eû raison de dire, „ Qu'il n'y a point d'Animal si féroce qu'on „ le suppose, qui ne reconoisse ceux qui ont „ soin de lui: ” J'ajoute, qu'il n'y a que l'Homme seul qui sache être ingrat.

Rendés vous donc à l'Evidence

Qui prouve que la Bête agit par conoissance,

s'écrie un certain Apologiste de l'Ame des Bêtes en vers affés profaiques

Tout cet enchainement de causes & d'efets

Ne nous fournit-il pas des moïens bien parfaits

De vous persuader sans nulle résistance

Que l'Animal conoit , qu'il raisonne , qu'il pense.

Et moi j'en conclus quelque chose de plus, & je soutiens que si les Bêtes ont une Ame , qui produise tous ces effets , cette Ame est, je ne dis pas égale à l'Esprit humain , mais plus excellente & plus parfaite. Je ne puis me laisser de le redire , si les Animaux sont maîtres de cette sagesse , qui brille dans leurs Opérations , s'ils sont guidés par une Intelligence , qui leur soit propre , je ne balance point de le décider , *ils sont supérieurs à l'Homme.*

Telles sont les conséquences du Système que je combats. Tel est le Dédale de difficultés où il jette ses Partisans. Admettés au contraire le *Cartésianisme* , tout s'explique naturellement. C'est une Intelligence qui conduit l'Automate ; mais elle ne réside pas dans l'Automate. Je découvre beaucoup d'art & de finesse , dans la combinaison d'une Montre ; mais cet art est dans la tête de l'Horloger : A qui dois-je de-même attribuer ces Miracles , que j'aperçois dans les Bêtes ? La Raison me répond , à l'Ouvrier. *Les Brutes* , disoit un Philosophe Scythe* , obéiss-

* *Anacharsis.*

sent dans leurs mouvemens , aux impressions que leur donent les Dieux , come la Flèche tirée par un Scythe , suit la direction qu'il lui done, ou come la Lyre & la Flute , rendent le son qu'il plait au Joïeur habile d'en tirer. Donc ces Brutes sont de simples Automates; des Machines.

„ Toutes vos Comparaisons sont révol-
 „ tantes , me dira-t-on ? Avoués le de bo-
 „ ne foi , c'est s'abuser , que de faire un pa-
 „ ralèle , entre une insensible Montre , &
 „ ces Animaux , que vous venés vous mê-
 „ me d'admirer ? ” Qu'il me soit permis,
 pour toute Solution , de demander encore
 une fois , si l'on conçoit plus de différen-
 ce entre la Montre & la Bête , qu'entre
 l'Horloger & Dieu ? Qu'on en fasse l'a-
 plication.

„ Mais on ne veut pas se rendre. Cette
 „ idée d'Automate est choquante : On ne
 „ peut la digerer. Car enfin , dit on , la
 „ Bête voit , pense , décide , agit ; si vous
 „ voulés donc atribuer à une cause étran-
 „ gère , tant d'éfets indubitables , donés
 „ nous du moins quelques Principes géné-
 „ raux d'explication , qui rendent palpable
 „ cette liaison , cette *Harmonie Préétablie* ,
 „ que vous suposés entre les objets exté-
 „ rieurs , & le Cerveau de l'Automate , en-
 „ tre ce Cerveau & tout le reste de la Ma-

„ chine: Or, *continue-t-on*, que nous ré-
 „ pondent vos Cartésiens? *Certains* vehicu-
 „ les; *certain* pouvoir; *certaines* Esprits sim-
 „ pathiques: *certaines* influences; des Ato-
 „ mes crochus, des qualités ocultes, des
 „ idées vagues: Voilà toutes leurs raisons.

Sunt verba & voces præteraque nihil.

Qui sont donc ces Censeurs délicats, qui exigent de nous des preuves sans réplique? Ce sont ceux qui donnent une Ame aux Bêtes: C'est à dire des Philosophes, que je défie de démontrer leur opinion. Ils hazardent des Essais, ils proposent des conjectures: Rien de plus. L'un suppose cette Ame matérielle; l'autre la soutient spirituelle; aucun n'en développe ni la nature, ni les propriétés. Ils s'accordent presque tous à dire, que les Brutes ne raisonnent pas, & dès qu'ils citent un exemple, en leur faveur, ce sont des raisonnemens parfaits. En un mot rien de plus obscur, de plus embrouillé que leur système. N'importe, il leur faut des Démonstrations, quand il s'agit d'un sentiment, qui détruit leurs chimères. Tels sont les Homes; ce qui leur plait est par là même frappé au coin de l'Evidence: Ce qu'ils n'adoptent pas, ne leur offre que des Enigmes.

Quoi-

Quoique je ne dissimule pas qu'aucune Hypothèse sur ce sujet n'est à l'abri de toutes les difficultés, j'ose avancer, que je me suis expliqué clairement jusqu'ici. J'ai comencé par établir, que Dieu peut former des Automates qui, en vertu de leur organisation seule, exécutoient tous les mouvemens divers, que font les Animaux. Ce Principe lumineux & incontestable répand un jour éclatant sur le reste de la question.

Je fais que de ce qu'une chose est possible, on ne peut pas en bonne Logique conclure qu'elle est actuellement existente & produite; mais du moins cette possibilité donne-t-elle de la force & de l'énergie à tous les motifs qu'on emploie ensuite. Or j'ai déjà allégué plus d'un motif, pour convaincre que les Brutes doivent réellement être de simples machines. Le mot *certain* répété trop de fois par quelques *Cartésiens*, blesse nos Antagonistes: Suprimons le, quoique dans le fonds tous leurs argumens bien appréciés roulent manifestement sur un *certain* Instinct; une *certaine* Ame, un *certain* ordre d'Esprits; de *certaines* perceptions; enfin sur des idées vagues.

Qu'on me suive sans partialité dans les détails où je vais entrer, & je garantis qu'on n'y rencontrera rien d'inintelligible. Un plat de
viande

viande s'offre à cette machine , que j'appelle un *Chien*. Les rayons réfléchis de cette viande agissent dans le fonds de l'œil de ce *Chien*; les corpuscules qui s'en exhalent frappent son odorat , & produisent le mouvement , par lequel il s'en approche. L'Agneau fuit le Loup , parce que la vue de cet Enemi vorace, conséquemment à l'œconomie naturelle du Cerveau de l'Agneau , produit les mouvemens essentiels pour sa conservation , qui servent à l'éloigner du Loup. L'Abeille est déterminée par le suc des Fleurs ; elle est animée par la présence & l'activité de ses compagnes , & sur tout par les dispositions organiques de son Cerveau. Que de merveilles ; s'écrie-t'on ? J'y soucris ; mais ne découvrez vous donc rien de frappant dans l'Aiguille de vôtre Montre , qui se meut assés lentement , pour ne parcourir précisément que dans le juste espace d'une heure , l'intervalle qu'il y a d'un chiffre à l'autre chiffre ; qui ne met pas plus de tems pour une minute , que pour l'autre minute , & qui par ce moyen , s'accorde avec le Soleil ? Est-ce donc par conoissance que cette Aiguille agit ? Ou n'est ce qu'un éfet de l'industrie de l'Horloger ? Veut-on des Exemples tirés de la nature ? Qu'on jette les yeux sur cet Arbre , dont les Racines s'enfoncent dans la Terre,

tan-

tandis que les Branches s'élèvent vers le Ciel? Est-ce sans art, qu'il pousse des Feuilles & des Fleurs au Printems, qu'il produit des Fruits en Eté ou en Automne, que la Sève réunie dans le Tronc, se distribue dans les Branches &c. Que peut-on dire de raisonnable à ce sujet! Imitera-t-on les Anciens, qui acordoient une ame même aux Plantes? non; mais on conviendra que c'est ici un assemblage admirable de moiens, combinés par la main de Dieu, pour parvenir à cette fin précise; qu'il y a un ordre, une industrie, un dessein suivi, pour la conservation de cet Arbre; qu'enfin cet art, cette intelligence, résident certainement dans l'Auteur qui l'a produit. Qu'on fasse encore un pas, & le Système des Automates devient évident.

Encore un coup, qu'on me suive dans les Principes que j'établis, & toutes les difficultés s'évanouissent. 1°. Dieu est sage & tout puissant: Donc il ne peut ni se tromper dans le but qu'il se propose, ni rencontrer d'obstacles qui en suspendent l'exécution. 2°. Le même Dieu est le Créateur des Corps Automates & de tous les autres Corps; donc il peut les faire tous également tendre à une même fin. 3°. Il a mis dans chaque Animal un ressort impétueux, qui rassemble tout

tout à coup les Esprits , qui rend les jointures souples , qui tend les nerfs , qui en augmente la force , l'agilité , la vitesse. 4°. Ce ressort s'agite & se meut différemment , selon les impressions diverses , que l'Animal reçoit des objets extérieurs. 5°. L'Animal fuit ou s'approche sans délibérer , par les loix simples & mécaniques , que fuit ce ressort. 6°. Tout cet arrangement est relatif à l'unique conservation de l'Animal. 7°. Si chés l'Homme lui même de pareils mouvemens sont entièrement indéliberés ; s'il les fait sans y penser , sans avoir même le loisir de raisonner , ce que j'ai prouvé dans le XI. Essai sur ce sujet , n'en résulte-t-il pas évidemment , que ces mouvemens infinis , & certainement indéliberés , qui sont exécutés par l'Animal , selon les plus fines règles de la Mécanique , ne prouvent point la nécessité de lui acorder une Ame , mais seulement une sagesse & un art dans le premier Noteur , qui a fait ce ressort , qui le règle & qui le conserve. Je reviens aux exemples.

Les Orgues de *Versailles* jouënt , sans le moyen d'aucun Organiste , des airs différens , suivant que l'eau y est différemment ménagée. Comparons l'Automate à ces Orgues , mais n'oublions pas que Dieu étant l'Auteur de l'Animal veille pour le conserver , qu'il
peut

peut écarter tous les obstacles ; qu'il l'a formé avec une sagesse infiniment supérieure à celle des Hommes. Les Poulmons de l'Automate sont donc les Soufflets de l'Orgue : Le Cœur & les Artères en sont le *porte vent* ; les Nerfs & les Muscles en sont les *Tuyaux* ; le *Diaphragme*, (*Partie qui sert à la respiration*) est le Souffleur & fait entrer l'air ; les objets extérieurs remuent les Touches come fait l'Organiste ; leurs impressions variées, varient les mouvemens, & pour rendre raison de ces autres mouvemens de l'Automate, dont on ne remarque au dehors aucune cause aparente, il nous reste les Esprits animaux, qui, à proportion de leur figure, de leur grosseur, de leur quantité, coulent de mille manières diversifiées, s'ouvrent divers Pores dans le Cerveau, pénètrent plus ou moins avant dans sa substance, vont aboutir à des Nerfs ou à des Muscles différens, & y produisent des effets variés à l'infini. Or par le moiën des impressions réitérées de ces Esprits, il se forme dans le Cerveau Automate une infinité de traces plus ou moins profondes : Ce sont autant de Canaux par où les Esprits Animaux ont plus ou moins de facilité à couler. C'est par ces traces variées & entrecoupées, que s'expliquent les habitudes des Animaux. De plus, il arrive souvent que deux ou plusieurs objets

agissent ensemble sur les Organes de la Bête: Alors leurs traces s'unissent, se croisent dans leur route, & n'ont plus qu'un même Canal, d'où il arrive qu'elle confond dans la fuite ces deux objets, qu'elle s'acoutume à ne plus distinguer.

„ Voies, me disoit un jour, une Dame
 „ aimable, voies ma jolie Chienne: Quel-
 „ le discipline, quelle docilité, quelle sou-
 „ plesse? J'ordone & *Lisette* obéit. Tantôt
 „ je la fais dresser sur ses deux pieds de der-
 „ rière, & se tenir debout; tantôt elle saute,
 „ si je prononce certains noms; si j'en
 „ profère d'autres elle gronde, elle aboie:
 „ Et ma *Lisette* seroit une Machine?

De quoi s'agit-il, pour discipliner ainsi des Animaux? Les fait-on raisonner? A-t-on recours à leurs Ames pour les former? Rien de tout cela. On oublie cette opinion favorite & chérie, pour les diriger en vrais Automates. Veut-on les faire dresser sur leurs pieds de derrière? On les met soi même plusieurs fois dans cette situation; on les y arrête, on les y retient. C'est ainsi qu'on procure aux Esprits animaux un passage libre & aisé dans ces parties, & les Pores s'acoutument à s'ouvrir toujours de même. Si l'Animal se remue, on le menace du baton. L'harmonie, qui consiste autant à l'éloigner
 des

des objets nuisibles , qu'à l'aprocher des salutaires , l'arrête alors & le fait demeurer dans son assiéte. Qu'on réitère souvent la même chose , il contracte l'habitude de s'y tenir de lui même. Veut-on qu'un Chien saute ? On élève à quelques pieds de terre un baton couché horizontalement. Quand l'Animal a faim , on lui présente du pain au de-là du baton , & l'on prononce les noms pour lesquels on veut qu'il saute. Le Pain & les Paroles , voilà deux objets qui agissent tout à la fois : De là vient , come je disois tout à l'heure , qu'il saute ensuite pour les paroles seules. Batés le en prononçant d'autres mots , il-en résultera un éfet contraire. Je finis par une petite demande : Ceux qui font de telles objections , croient ils sincérement que ce Chien fasse la différence du Roi de Prusse par exemple , ou du Roi d'Espagne , quand il saute pour l'un & refuse de sauter pour l'autre ? Croient-ils , ou que l'Animal à un penchant décidé pour le premier , & une aversion pour le second , ou qu'il épouise la façon de penser du Maître qui l'éduque ? Non ; personne ne déraisonne jusqu'à ce point : C'est donc machinalement que tout ce petit manège s'éfectue ? Pourquoi donc encore un coup , s'obstiner à en conclure , que ce Chien a une Ame ?

„ Mais , reprend-on , ce Chien se plaint ,
 „ quand je le frappe ; il crie , il souffre &c. ?
 Vous le suposés faussement. Qu'il me
 fusse de dire ici , en deux mots , que les
 passions ne sont chés nous que des émo-
 tions de l' Ame , qu'elle raporte à elle même :
 loest certain cependant , que chaque passion
 el acompagnée & suivie de quelques mou-
 vstmens particuliers du corps ; ainsi l'éfet
 ordinaire de la joie est de nous faire rire , co-
 me celui de la douleur est de nous causer des
 plaintes & des larmes. Un Poete a dit de
 l'Oeil

*Dans l'amour il est doux , dans la haine sévère :
 Il est trouble s'il craint ; il est clair , s'il espère ;
 Dans un étonement , il ne peut se mouvoir ;
 Dans une rêverie , il regarde sans voir ;
 L'Oeil fait toujours du cœur, les premières not-
 velles *.*

Les Sens sont donc les interprètes de nos
 passions. Faisons nous rire quelqu'un ,
 nous jugeons qu'il ressent de la joie : Se
 plaint-il , nous le croions dans la douleur ;
 & souvent ces simptome nous trompent.

* *Santecque* Art de prêcher , ou du geste.

C'est cependant sur un fondement si ruineux que porte vôtre objection. Vous apercevés dans l'Automate les signes extérieurs des passions? Il se plaint, il s'agite, il crie; donc il souffre: L'Arbre que la violence du vent est sur le point de renverser, ne forme-t-il pas aussi des tons plaintifs? La touche de l'orgue, l'Instrument bien manié, ne rend elle pas des sons passionnés? *Polichinel* n'éclate-t-il pas de rire en pleine assemblée? Il frappe des mains, il les lève vers le ciel, quelquefois il essuie ses yeux, il se désespère. Enfin si vous aimés mieux ce *Neptune*, dont j'ai déjà parlé, qui vient vous menacer de son Trident, éprouve-t-il les mêmes passions que nous? . . . Vous repronés que ce sont là de pures machines, dénuées de toutes conoissances: D'accord; mais ou ma Comparaison est exacte, ou vous prétendés que les Bêtes ont une Ame & c'est ce qui vous reste à démontrer.

Fables, Fables, s'écriera-t-on encore! vaines généralités, qui ne font rien au fait! Eh bien, pour couronner dignement ce Tissue de fables, finissons par quelques raisons, que je permets de nommer frivoles & imaginaires.

On dit tous les jours, & l'on dit vrai, qu'il y a entre l'Ame & le Corps de l'Homme

une dépendance réciproque. L'Esprit veut & le Corps agit ; le Corps se meut & à l'instant l'Esprit a certaines pensées. Or je soutiens hardiment , qu'il y a quelque chose de plus impénétrable , & de plus mystérieux dans cette union , que dans la Correspondance mutuelle entre les objets & l'Automate. Il s'agit dans le premier cas de deux Substances entièrement opposées : L'une a des parties , l'autre n'en a pas. Dans le second tout est égal , tout se fait de matière à matière , de Corps à Corps ; & ce qui doit achever la conviction , c'est le même Créateur qui soutient l'une & l'autre harmonie : Si malgré les difficultés qu'offre à mon Esprit l'union du Corps & de l'Ame , je n'en admetts pas moins la réalité , qui m'empêche d'avouer l'autre , qui est sans contredit moins embarrassée.

Si l'on pouvoit conoitre toutes les parties , qui composent un Automate , leur arangement , leurs rapports ; si l'on m'apprenoit comment toutes choses agissent sur son cerveau ; la différence insensible qui se trouve entre les fibres de ce Cerveau ; la distribution , la liaison , la sympathie des nerfs , si je pénétrois enfin tout l'artifice d'un Dieu qui a pris plaisir à me cacher ses opérations les plus mécaniques , & par conséquent les plus à ma portée , pour me faire mieux

sentir mon néant, rien alors ne me paroîtroit difficile.

Privé de ces lumières, j'écoute attentivement la voix de ma foible Raison. Elle me dit, que Dieu agit toujours par les voies les plus simples. Or il est plus simple qu'un Corps seul, disposé exprès, suse à tous les actes des Brutes, qu'en y ajoutant une Ame. Un Automate semblable à une Bête, me donne une idée plus sublime de son Auteur, qu'une Bête douée d'assés de conoissances, pour remédier à ses besoins, pour chercher ce qui lui est utile, & fuir ce qui lui est dangereux. La Raison me présente encore tous les Etres en général partagés en deux classes. Les Corps, quoique différens entre eux par mille propriétés, se rapprochent tous par quelque endroit. Il y a une chaîne imperceptible & non interrompüe, qui les rassemble. Il en est de même des Esprits plus ou moins parfaits; ils ont tous un même fonds de nature (si l'on peut s'exprimer ainsi) & sont tous capables de conoitre & d'aimer. Si les Brutes ont donc une Ame, elle sera ornée de cette Faculté, ou ne le sera pas. Si elle ne l'est pas, voilà une Créature isolée & solitaire, qui interrompt visiblement cette gradation, cette chaîne

qui unit les Esprits. Si elle l'est, comme Dieu ne donne cette Faculté précieuse, que pour être lui-même conu & aimé, il en résultera que Dieu exige de la connoissance & de l'amour de la part des Brutes! *Quare Peregrinum.* HORAT.

Mais je le veux; accordons leur une Ame. Elles souffrent donc sans doute. Si cela est, combien ne sommes nous pas cruels de les frapper tous les jours, de leur déclarer une guerre sanglante, de les égorger, pour satisfaire nos passions? Combien?... (Ici ma langue s'arrête, & se refuse aux horreurs, que je vais prononcer) Combien Dieu lui-même n'est-il pas barbare & impitoyable à leur égard. Dans quel Déluge de maux ne les a-t-il pas précipitées? Un Dieu si bon peut-il donner à ses Créatures la seule misère en partage? Quoi! l'Ame des Bêtes, toute innocente qu'elle est, souffriroit des douleurs cuisantes & la fin plus triste encore, seroit un entieranéantissement? Elle auroit pour tiran, cet Etre bienfaisant, qui, comble ailleurs des ingrats de ses bontés

Voilà le langage de la Raison. Dieu pût produire des Automates; il l'a fait; le Corps des brutes réalise cette idée. Le Système contraire met la Brute au dessus de nous; il en découle des conséquences injurieuses à la Divinité.

Donc les Brutes sont de vrais Automates.



S U I T E

sur le LUXE

C'est un terrible inconvénient du Luxe , que l'avilissement où il jette les ames. J'ai touché précédemment quelque chose sur le faux étonnant où il précipite les Riches & les Grands. Parlons maintenant de ceux qui les envient. *Dans les Etats modérés , dit l'Esprit des Loix , il est très important , qu'il n'y ait point trop d'Esclaves. La liberté politique y rend précieuse la Liberté civile ; & celui qui est privé de cette dernière est encore privé de l'autre. Il voit une Société heureuse , dont il n'est pas même partie ; il trouve la sûreté établie pour les autres , & non pas pour lui ; il sent que son maître a une Ame , qui peut s'agrandir , & que la sienne est contrainte de s'abaisser sans cesse. Rien ne met plus près de la condition des Bêtes , que de voir toujours des Homes libres & de ne l'être pas. Voilà ce que dit Mr. M. . sur les Esclaves ; & tout Home est Esclave de son orgueil & de ses besoins ; tout Home qui manque du nécessaire , qui se voit obligé de recourir à des se-*

cours étrangers, qui voit sans cesse des créatures come lui se vautrer dans le superflu, tandis qu'il a peine à se procurer de quoi ne pas périr d'inanition, tout Home ainsi acablé, sous le poids des besoins de son Corps, qui sent qu'il a une Ame, que sa position ne lui permet pas d'élever, sans cesse partagée entre les cris de la nature souffrante & de l'orgueil révolté, tout homme dans cet état, est un Etre à charge à lui-même, incapable de favoriser les douceurs de la liberté de l'amour général.

La Misère de l'Individu emporte celle du Citoyen, du Patriote, de l'Ami, du Père, de l'Epoux. Ces Hôpitaux, qu'on nous vante tant, reçoivent des Ames férocément basses, dernier fruit de l'orgueil désespéré. Eh ! qui nous les vante ces Hopitaux ? Nos *Crésus*, nos Millionnaires, qui voudroient que tout l'Univers ne fut qu'un Hôpital ; *Car*, dit encore l'Esprit des Loix, *ceux qui les habitent sont dans un tel état d'avilissement, qu'ils sont censés n'avoir point de volonté propre* : Et sur quoi d'autre que sur nôtre avilissement se fonderoit la grandeur précaire & l'éclat emprunté de nos Opreffeurs ? On me reprochera ici l'enthousiasme ; on m'alliguera les vices des Pauvres. Je fais tout ce que l'on peut me dire : Oui, les Pauvres sont la plupart petits, rampans ; *La servi-*

tude , dit qu'elqu'un , *abaisse les Homes jusqu'à s'en faire aimer* ; mais à tout prendre encor , où trouve-t-on la liberté , le patriotisme ? N'est-ce pas dans ces cinquièmes Etages , près de ces *Etablis* , de ces *Galetas* , où logent tant de misérables , qui gagnent bourgeoisement leur pain *en travaillant* ? Où trouve-t-on cet esprit de despotisme c. à d. de petitesse , (car l'Home originel ne veut comander qu'à lui-même , & déteste également le Tyrân qui l'opprime par la force , ou l'Esclave par les délices de la flaterie & de la volupté) où le trouve-t-on , cet Esprit despotique ? Dans nos Puissans , nos Riches ; dans ces gens indignés qu'il y ait des Homes libres , des Homes qui ne les envient pas. Oui , le Luxe est un Monstre énnemi du Genre-Humain. Semblable à ce Roi de la Fable , il demande sans cesse de l'Or , des Colifichets , & plus pitoiable que lui , il ne demande pas à la Liberté de finir sa misère. Tous les Grands de la Terre feront come les *Espagnols* ; ils iront à la chasse de leurs Frères , amasseront bien de l'Or , dépeupleront les Campagnes , & finiront par languir eux-même , sur leurs stériles montceaux.

L'Histoire est pleine des ravages de l'inégalité extrême des Peuples ; ouvrés les *Anales* , & frémissés : *Suisses* voirés *Morgarten*

& tremblés ! *Genevois* , voies vos Palais qui s'élèvent , vos Murs qui s'élargissent , & dites vous bien , que plus l'intérieur de ces Maisons est petit , plus leur extérieur prend une face brillante. Ames belles , Ames avouées du Créateur , vous habitez des Cabanes rustiques , des Toits simples & peu façonnés ! Petites Ames , Ames avouées de la Servitude , vous languissés dans l'indolence , dans la mollesse , vous vous fondés dans le néant. Il avoit plus de 40. mille Hommes ce Duc de *Bourgogne* qui remplit *Morat* d'Ossemens ; ses Gens étoient tout d'Or ; lui-même , superbement en harnaché : Et les *Suisses* osèrent lui résister ! Il est indigné que tout ne plie pas devant lui , il s'avance ; une poignée de *Suisses* vient fondre sur lui , & la liberté fut pour ce nouveau *Sennacherib* l'Ange exterminateur qui brisa son orgueil. Un *Suisse* trouve le Diamant fameux de ce Duc , il le vend pour un Ecu ; hélas ! il ne s'imaginait pas , que ce faux brillant seroit recherché dans la suite par des Homes.

Ce fut avec leur pauvreté que les *Romains* subjuguèrent l'Univers ; ce fut avec leurs richesses , qu'ils succombèrent. Deux Républiques se disputoient l'Empire ; d'un côté étoit la constance , l'amour du bien public , la pauvreté ; de l'autre , l'opulence,

ardeur de gagner, tous les petits vices des Marchands; qui croit-on qui dompta sa rivale? *Les Richesses ne sont pas inépuisables, mais les Vertus & la médiocrité ne s'épuisent jamais.*

Qu'entend-on par cette gradation fameuse des Empires, qui vont toujours en déclinant, après le dernier période de leur élévation? n'est ce pas, que les Peuples vainqueurs de tous les obstacles, tous les Eten-dards de la liberté, du Patriotisme, cèdent enfin mollement au Monstre qui s'élève des cendres de leurs Enemis pour les venger, au Luxe, Enfant des Richesses, & Père de la bassesse & de l'avilissement.

On dit gravement: Il faut qu'il y ait du Luxe, sans quoi les pauvres périroient; puisque les Riches ne feroient pas circuler leur Argent; mais d'abord ces pauvres, n'est ce pas le Luxe même qui les a faits, en multipliant à l'infini les nécessités idéales, en les substituant même aux réelles? Si les Riches font circuler leur argent, leur en avons nous de bone foi obligation? Le quel trouvés vous le plus Riche, de ce faquin, avec une Bourse de cent Louis, vis a vis de ce Laboureur, avec son Boisseau de Blé? J'aïmerois que tous les Laboureurs fissent la convention, conjointement avec tous leurs Compagnons de travail quelconque, de laisser

les Riches de leur côté, & de rester tranquilles du leur. Le Luxe fait circuler l'argent; oui; mais il resserre en chemin les chaînes de la dépendance; occupe à la vérité une infinité de bras; à quoi? A des Joujous d'Enfâns, & cependant l'Home de campagne, seul chargé de tout le fardeau, doit seul fournir les richesses réelles à nous autres petits Homes, qui nous remplissons d'idées, de biens imaginaires. Creusons de tristes vérités: En general cet état de choses seroit le plus heureux, où personne n'auroit rien à desirer de personne; mais le plus près de cet état, seroit celui où les Conditions, n'étant pas dans cette disproportion insultante, ne rendroient pas tous les Homes esclaves de tout les Homes.

Nos Ouvriers aiment beaucoup mieux servir des gens d'une condition médiocre que Mrs. les *Richards*, qui minent sans cesse ce qu'il peut y avoir de grand dans les autres. Tu me païes; je te rends mon échange de services & de labours; que te dois-je de plus? Ce que tu me dois de plus! Tu te crois Home, & c'est moi seul qui le suis. Je prétends moi qui te paie, que tu avilisses sans cesse ton Ame, que tu me la vendes en détail, par des bassesses, que... mais finissons: Voilà ce que le Riche dit à tous ceux qui dépendent de lui, sinon en

propres termes, du moins par ses airs & ses manières.

Jamais nous n'avons eu si peu de Citoyens que depuis que nous comptons des Millionnaires : C'est que la plupart de ces gens là sont encor un coup énemis de toutes Vertus. Je frémis, toutes les fois qu'on me dit, un tel a fait fortune ; il me semble voir une Ame dégradée, qui va répandre autour de soi la contagion, & pestiferer toutes les Ames de son cercle. Il me semble voir le despotisme s'exercer ridiculement sur une foule de Valets, ronger d'envie mille petits Homes d'alentour & fournir matière aux Exhortations des Pères & des Mères.

„ Mon Fils gagne de l'argent, tremble d'être à la charge des autres ; soutiens toi avec honneur : Bénissons nos succès, nos Enfans se forment, notre Ville se remplit de Marchands, & se vuide de Citoyens : Tant mieux ; on ne fait ce que c'est que ces Citoyens ; ils vous parlent toujours de Patriotisme, d'amour du bien publique, de Vertus, de Loix ; tous cela donne-t-il des Rentes ? Quittons ces idées creuses ; isolons nous, cantonnons nous dans nos Maisons ; formons un monde à part ; que le beau nom de *Fortune* rétentisse toujours à nos Oreilles.

„ Gravons le sur les Poteaux de nos Mai-

„ fons ; aprenons le à nos Enfans , &
 „ aux Enfans de nos Enfans à jamais. ”
 Que deviendra cette terre , quand tous les
 Habitans perfuadés de cette belle Maxime ,
il faut s'enrichir , la mettront furieufement
 en pratique ? Les Homes feront des courfes
 les uns fur les autres ; ils voudrons tout
 s'affujétir. Les fages feront trop foibles
 contre le torrent : Que les Miniftres de l'E-
 ternel difent , que le Riche & le Pauvre font
 égaux devant Dieu , que la médiocrité eft
 létat de la Vertu , ils font leur métier ; les
 Riches font le leur : Tout l'Univers fera un
 vafte Cimetière : L'Europe vengera l'Amé-
 rique embrafée ; les Homes s'égorgeront ;
 une poignée de *Caligula* règnera fur des Dé-
 ferts , ou fur des Cadavres décharnés.

Tel eft le Tableau de tout Etat où le Luxé
 a gagné. Voies les *Grecs* libres , heureux ,
 pauvres ; mais riches par la liberté. *Ther-
 mopyles* , *Platée* , *Salamine* atestent à l'Uni-
 vers la fupériorité de la Liberté fur la Servi-
 tude. Le butin fait fur les *Perses* eft im-
 mense. Je friffonne ! Les *Grecs* connoif-
 fent les Richesses ; *Athènes* s'amollit , les
Périclés s'élèvent ; d'infames Savans bavar-
 dent & fophiftiquent fur les Vertus , qu'ils
 font abandoner. Les Riches s'élèvent &
Philippe avec eux. Tonne, *Démofthène*, du
 haut de la Tribune , des cendres inanimées

t'entendront-elles? Ta voix parviendra-t-elle au Tombeau? *Cheronée* Je] n'achève pas. *Alexandre* massacre en fou les *Perfes* & leurs Voifins; le Luxe fond de toutes parts. Despote infensé, qu'*Ammon* t'adopte pour fon Fils, car l'humanité te défavoüe, & la liberté te renie. Cours, avilis toi fans cefse; immole tous les fages à ta divinité; épuife toi de débauches; donne en petit à tes *Lais* dans *Pafagarda* brulante, le fpectacle de tes fureurs & de l'Univers embrafé par toi. Vomis ton Ame dans les Fefbins. Tes fucceffeurs fuivent tes traces: Le Luxe met aux mains ces Loups dévorans, afamés de chair humaine; les Inceftes, les Parricides, les Affaffinats familiariferont les Homes avec eux. Les Romains pauvres batront tous ces gens, mèneront le monde en triomphe. Le Luxe vengera de nouveau les Peuples: Les Barbares abimeront les *Romains*, & feront abimés à leur tour. La Terre fe dépeuplera, les Homes feront toujourns immolés au caprice d'un imbécile Tiran, que le Luxe placera toujourns fur le Trône. Voilà l'Hiftoire de l'Univers.



A. MR. S***. M. D. S. E. & P. à G**.

MONSIEUR.

JE viens de lire la lettre à Mr. A***. M. D. S. E. & P. à B*. que vous m'avez fait remarquer dans le Journal Helvétique du dernier mois de Novembre, & qui s'adresse à moi, dites vous, Monsieur, sur la foi de ces Initiales. Il est vrai que j'y suis bien désigné, & l'intèret, que je ne nie point de prendre aux *Pensées Anti-Philosophiques*, apuye affés la conjecture. Il y a pourtant certains traits qui ne me vont guères. L'A est la première Lettre de mon nom, soit ; mais *des trois Lettres* qui le composent . . . Serviteur. Je ne suis point, ne vous déplaise, *Trium Litterarum homo*. Ou s'il en faut passer par là, je puis être un ANE, mais je ne m'appelle point ainsi. Et les belles choses qui suivent pendant deux'pages, voudriés vous que je les prisse sur mon compte ? Je n'en ai garde ; ce seroit décider le peu de *Lumières & de goût* dont la Société, qui fait écrire, craint d'être soubçonnée. Avec tout cela, je répondrai ; puisque j'ai

de quoi excuser l'Auteur des *Anti*, au moins sur la principale des trois difficultés, qui embarrassent Mr. H. & ses Amis. J'enverrai ma Réponse au Bureau du Journal, puis qu'on le souhaite; & pour vos peines de m'en avoir averti, vous aurés celle de la lire sous vôtre Adresse: Je ne fai même à quoi il tient, que je ne faisisse l'ocasion de vous donner un bon coup d'Encensoir par le né, pour vous apprendre *comm' ça fait*.

En m'anonçant les difficultés dont il s'agit, vous jugeâtes fort bien des deux premières, qui sont prises de la *Pensée VI*. Mr. H. n'y a pas pensé; & peut être rit il déjà, d'avoir prétendu qu'un *Point de Perfection* soit obligé d'être aussi indivisible qu'un Atome, ou qu'une Monade. Peut être encore se fait il déjà mauvais gré, de n'avoir pas d'abord compris, que chaque Perfection particulière ne mène & ne contribue à la Perfection totale, qu'à quelque égard seulement, come les deux côtés d'un Angle ne concourent au sommet, que chacun *de son côté*.

Pour l'allarme qu'il prend, sur ce qu'il lui semble qu'on veut rendre l'*Home égal à Dieu*, en l'invitant au *plus haut degré de toutes les Perfections*, je m'en lave les mains. Les *Anti* ne disent point que la Nature hu-

maine puisse réunir toutes les Perfections de la Divine, mais qu'elle paroît destinée, & qu'elle doit aspirer au plus haut degré de celles, dont elle même est susceptible. Il est clair, que ce plus haut degré demeurera toujours au-dessous de la Souveraine Perfection, autant que l'Être éternel, l'Être par soi-même, l'Être indépendant de tout autre, doit demeurer au dessus de la Créature quelle qu'elle soit. A l'égard du Péché, depuis lequel Mr. H. trouve, que l'Homme ne devoit pas aspirer si haut, il ne fait rien ici; car il ne dégrade l'Humanité que quand il y est, & il n'y sera plus dans le Siècle & dans le Séjour de la Perfection. Selon l'EVANGILE, qui est la Philosophie du St. Esprit, la Nature humaine fera dans tous les Bienheureux, ce qu'elle est dès à présent en JESUS-CHRIST, dont la Gloire est dans le Ciel, le modèle de ce que nous y deviendrons; comme sa soumission à Dieu son Père & le nôtre, sa Charité pour les Hommes, & son zèle pour la Vérité furent, ici-bas, le modèle de ce qu'il y a à faire pour devenir semblable à lui.

La difficulté que Mr. H. voit dans la *Pensée* LL est plus réelle: Il est certain que dans l'Imprimé, la fin de cette *Pensée* forme un vrai Galimathias, un *Non-sens* impénétrable; mais c'est l'Imprimé qui a tort; le

Manuscript n'en avoit point, si ce n'est peut être, quelque Gribouillis d'écriture, ou de renvois. Voici comment il faut lire, en ajoutant ce que je fais mettre en caractères Italiques. « Nos miracles, disent-ils, sont » comparables à ceux de J. C. , *donc les uns* » *& les autres sont réels & prouvent égale-* » *ment. Ils leur ressemblent, en effet, dites* » *vous, donc ils sont tous faux, ou ne* » *prouvent rien. Le Posé en fait &c* ». O Compositeurs & Correcteurs d'Imprimerie, fléaux des pauvres Auteurs! Vous voies, Monsieurce, qu'ils ont oublié, & Mr. H. y trouvera d'abord réponse à ses questions.

Qui sont ceux qui parlent ici de leurs miracles? ce sont les Fripons & les Dupes de la ligne précédente; c'est à dire les Convulsionnaires, & autres Dévots de l'Abé Paris.

Comment peuvent ils dire en même tems, » Que leurs miracles sont comparables à » ceux de J. C. , & qu'ils sont donc tous » faux, ou ne prouvent rien? Ils ne peuvent pas le dire; & ils ne le disent pas dans la correction.

Quel est le POSE' EN FAIT, que vous dites LE MEME des deux côtés? C'est que les Miracles de L'Abé Paris sont comparables, qu'ils ressemblent à ceux de J. C. Les Dévots de L'Abé Paris l'ont posé en fait, pour relever les Miracles de leur Patron. Le Désiſte

qu'on réfute ici, le *pose en fait* pour abaisser ceux de J. CHRIST. Le *Posé en fait* est donc le même des deux côtés.

Quelles sont ces deux conséquences, dont l'une doit être plus pitoiable que l'autre? L'une est celle des Convulsionnaires, ou Dupes, ou Fripons, Que les Miracles de L'Abé Paris sont aussi réels, & aussi concluens contre la Bulle, que ceux de J. C. pour l'EVANGILE. L'autre est celle du Déiste, Que les Miracles de J. C. ne sont pas plus réels, ou qu'ils ne prouvent pas plus en faveur de L'EVANGILE, que ceux de L'Abé Paris, contre la Bulle.

Il est clair que ces deux conséquences sont également folles, aussi bien que le *Posé en fait* d'où on les tire, & qu'ainsi le Déiste ne raisonne pas mieux que les Convulsionnaires, c'est tout dire; & c'est aussi tout ce qu'a voulu dire L'Auteur des *Anti*, & non, come l'entend Mr. H. que l'une des deux conséquences vaille plus ou moins que l'autre.

Je ne sai si Mr. H. & ses Amis seront contents de ces éclaircissement; mais ce que je crains, c'est qu'on ne trouve assés mal employée la place qu'ils prennent ici. Le Public s'en feroit, sans doute, bien passé; & je plaindrois Mrs. les Editeurs du Journal, s'ils étoient souvent réduits à le nourrir de si peu de chose.

Je ne laisse pas de remercier Mr. H. & sa Société de l'honneur qu'on y a fait aux *Pensées Anti-Philosophiques*, & des politesses que ce Livret me vaut de leur part. Mais ils me permettront de leur représenter, qu'il faut avoir des liaisons avec quelqu'un pour faire imprimer des Lettres à son adresse, ou pour le moins, être bien sur qu'on ne lui fera point de peine, en lui disant telle ou telle chose, si ce n'est qu'on cherche effectivement à lui en faire. J'aurois donné les mêmes éclaircissemens, à qui que ce fut qui me les eut demandés par la Poste, & j'aurois reçu avec beaucoup de reconnoissance les honnêtetés qu'on auroit bien voulu m'écrire par ce canal. L'utilité d'un bon avis & même d'une Censure bien ou mal fondée, come celle de l'obscur qu'on reproche aux *Pensées Anti-Philosophiques*, n'est pas équivoque; je l'ai éprouvé mille fois; mais sans avoir la même expérience des Louanges imprimées à brûle pourpoint, j'en ai assés vû, pour les craindre par raison, beaucoup plus que je n'en ferois flaté par amour propre. Ce n'est pas que je veuille acuser d'aucune malignité, ni Mr. H. ni ceux qui peuvent lui avoir mis la plume à la main: Je n'ai que des conjectures sur leurs personnes & sur leurs motifs, & ces conjectures peuvent être vaines.

Je leur donnerai même une légère marque de ma bonne volonté pour eux, en attendant que dans *mon Etude*, ou ailleurs, je me trouve à même & à lieu de leur en donner de plus considérables; c'est un mot d'avis sur ces trois expressions de leur lettre. L'Écrivain pourroit être un jeune Home, qui ne sera pas fâché d'apprendre qu'*Etude* pour *Cabinet*, ne se dit plus, que de celui d'un Notaire, ou d'un Procureur; que, à même, vieille expression du XV. Siècle n'est plus qu'une manière populaire de dire bassement des choses fort basses; on boit à même, quand on boit du pot & non pas du Verre. Pour à lieu, qui doit signifier à portée, en situation, il ne sert qu'à ceux qui ne savent pas notre Langue, & qui font voir qu'ils ne la savent pas, en affectant des façons de parler, qui n'en font point. Je conseille à Mr. H. de former son Stile sur d'autres modèles. Et vous, *Monsieur*, je vous prie d'agréer l'assurance de mon respect & de mon dévouement, avec les Vœux que mérite le rétablissement & la conservation de votre Santé. J'ai l'honneur d'être

Votre &c.

A

B*, le 3. Février 1756.

A



OUVRAGES NOUVEAUX

LE DROIT PUBLIC DE FRANCE , éclair-
*ci par les Monumens de l'antiquité ; Ou-
 vrage dans lequel on traite de l'origine & de la
 nature des Justices, du Fisc, ou Domaine
 Roïal, des Seigneuries allodiales, de la Légis-
 lation Roïale, de la Souveraineté, du der-
 nier Ressort, de la Regale, des Immunités
 Ecclesiastiques, des Fiefs, des Droits de Voirie,
 de Chasse & de Grurie ; de la Noblesse & de
 la Servitude, des Afranchissemens, des Censives
 Seigneuriales, des Comunes, des Bourgeoisies
 Royales & Seigneuriales, du Franc Allou, de
 l'Esprit de nos Coutumes Anciennes & Nou-
 velles, de leur Analogie avec le Droit Fran-
 çois, ou avec le Droit Romain, des Causes
 de leur contrariété &c. par Mr. BOUQUET
 Avocat au Parlement Tom. I. à Paris,
 chés De Saint & Saillant, Libraires, Rue St.
 Jean de Beauvaix vis à vis le College.*

MDCCLVI

IL étoit bien important pour la France
 d'avoir enfin un Corps de Droit pu-

blic , puisé dans les Monumens de la Nation , c'est à dire , dans ses Anciennes Loix , dans ses Diplômes & dans ses Chartes. Le seul moien d'écartier ou de résoudre les difficultés du Droit public *François* , étoit de le prendre à la source de la Monarchie , & de le suivre atentivement dans ses diverses révolutions. Outre que c'est la Marche de toutes les bonnes Etudes , de remonter à l'origine des Connoissances , aux premiers Principes des choses , ou à la formation primitive des Etablissmens ; on ne fauroit étudier avec fruit les Loix d'un País , si l'on n'y joint continuellement l'Histoire des Faits , qui leur sont contemporains , come on liroit bien infructueusement l'Histoire , si l'on n'y trouvoit de quoi s'éclairer sur les Loix & les Mœurs d'une Nation. C'est le sujet du reproche qu'on a fait au *P. Daniel* , dans son *Histoire de France* ; reproche qu'il se faisoit lui même , sur la sécheresse de son Histoire des premières Races ; & c'est à mon avis , la plus grande obligation que nous aïons au célèbre *Président de Montesquieu* de nous avoir appris à éclairer nos Etudes de Jurisprudence , par le Flambeau de l'Histoire & d'une bone Philosophie.

Le Savant Auteur de l'Ouvrage dont il agit ici , rend aussi un grand service à sa

Patrie, en rassemblant une infinité de matériaux dispersés & difficiles à réunir ; surtout en leur donnant une liaison systématique, sans laquelle il seroit impossible de concilier bien des Contradictions, qu'on remarque entre les Auteurs.

Cet Ouvrage sera composé de Dix Volumes in 4to. qui paroîtront successivement, & même à ce qu'on assure, en assez peu de tems.

Dans le 1er. que nous avons, l'Auteur remonte à la source des Seigneuries & des Justices. Il examine quelle a été la nature de ces Justices, dans la différente révolution des Loix ; & les Droits qui étoient attachés à l'exercice de ces Justices.

Trois principales Circonstances fixent ces Révolutions.

1°. Le partage des Terres, après la Conquête des Gaules.

2°. La donation de plusieurs Fiefs, faites par les Rois aux Seigneurs Eclésiastiques & séculiers en toute propriété & en toute justice, sauf la Souveraineté, & le Droit de Ressort.

3°. L'Inféodation ou l'Institution des Fiefs dans presque tout le Roïaume.

La première de ces Epoques est l'objet de ce Volume. L'ordre des faits ayant servi de règle, on y traite du partage des Ter-

res, de la nature de celles qui échûtrent aux Francs, & que les Monumens Anciens appellent *Alleux*, & l'on expose les Droits & les Charges de ces Seigneuries; les qualités des Justices Allodiales; en quoi consistoit le Droit de Recomandation; par qui s'exerçoit le Ministère public; qui étoient ceux qui formoient le Jugement dans ces Justices particulières; quelles étoient les Prérogatives de ces Justices avant & après les Inféodations? Enfin on établit que ces prérogatives n'ont donné aucune atteinte aux Droits de la Souveraineté & du dernier Ressort

Dans le II. Volume on traite de la Législation Roiale & du dernier Ressort. Là on pose pour Maxime fondamentale, que *Le Prince est la source de toute Justice: Que toutes les Terres sont médiatement ou immédiatement dans l'étendue de la Souveraineté & du dernier Ressort; & en faisant attention à ces autres Principes du Droit François, que les Justices sont patrimoniales en France; que L'Exercice de la Puissance publique en première instance dérive de la propriété du Territoire; on sera convaincu, qu'il est indispensable de remonter à la première distribution des Terres, pour trouver la source de ces Justices, & pour concilier tous les principes du Droit public de la France.*

L'Auteur fait sentir ici, combien il eût été difficile de bien comprendre le caractère & l'étendue de la Législation Royale, si l'on n'eût approfondi auparavant la nature des Justices Allodiales.

Il se plaint avec bien de la raison du vuide dans lequel nous laissent à tous ces égards la plupart des Ecrivains, qui ont donné l'Histoire Générale de la Monarchie. „ Il faut l'a-
 „ vouer, dit-il, malgré l'immense multi-
 „ tude de Volumes, que nous avons de
 „ l'histoire de nos Rois, nous ne les co-
 „ noissons qu'à demi. On y voit l'Home,
 „ le Guerrier, le Conquérant, le Héros; on
 „ y cherche le Souverain, le Législateur,
 „ le Juge suprême & en dernier ressort, &
 „ c'est presque toujours inutilement. De-
 „ là est née l'idée peu exacte que l'on
 „ s'est formée de ces premiers Règnes; idée
 „ que l'on se propose de rectifier, en mon-
 „ trant que la Législation Royale est-elle mêm-
 „ même le principe du Droit public. . . . La
 „ qualité de Législateur est tellement infé-
 „ parable de celle du Souverain, qu'en
 „ annonçant le Droit public d'une Nation,
 „ il est presque inutile de comencer par éta-
 „ blir, que ce Droit émane de l'Autorité
 „ de son Monarque, come de sa véritable
 „ Source.

On verra que malgré la diversité des

Loix, des Coutumes & des Usages, un seul & même Droit public régissoit l'Empire des *Francs* sous la 1^{ère} & la 2^{de} Race de leurs Rois; que nonobstant les Prérogatives de l'Allodialité, il n'y a pas eû une Seigneurie en *France*, qui n'ait été soumise aux Droits de Souveraineté & de Ressort; que l'on interjettoit apel de toutes les Causes qui intèressoient les Biens, l'Honneur & la Vie des Persones libres; que les Jugemens même, dont il n'y avoit point d'Apel, n'avoient dans les Tribunaux inférieurs l'Autorité de *chose Jugée*, qu'autant qu'ils étoient confirmés par le Roi. Enfin, que tous les Seigneurs étoient obligés de contribuer aux fraix des Guerres, qui intèressoient l'Etat, d'y servir en personne, avec leurs Homes, à moins qu'ils n'en eussent obtenu une Immunité générale ou particulière.

Dans le III. Volume, on traite des Fiefs & Héritages concédés par les Rois en toute propriété & justice, au Clergé séculier & régulier. Ici les Loix antiques, les Capitulaires, les Diplomes & les Chartes fournissent une infinité d'éclaircissemens sur les Droits & les Charges temporelles du Clergé, ses Immunités, ses Justices; les *Justices de la Chrétienté*, les causes & les états des Avoueries, des Vidamies, des Pariages, des Sauvages, de la Dixme Ancienne devenue

Fief; de la Dixme *Aumone*, de la Dixme inféodée & Dominiale, du Droit de Patronage &c?

Dans le IV. Volume, on recherche l'Origine & l'Institution des Fiefs. On traite des Principes du Droit Féodal *François*, sur lequel les Monumens des Siècles, qui l'ont vû naitre, procurent de grands éclaircissements. Ces Monumens dévoilent deux points importants.

1°. Qu'il ne faut pas confondre les Fiefs de *France* avec les Recommandations, qui furent en usage sous les deux premières Races. La Recommandatiou n'emportant ni le don, ni la réception d'aucun Domaine; au lieu que le caractère distinctif d'un Fief est d'être un Usufruit perpétuel, une propriété utile & héréditaire, avec la réserve de la Seigneurie Directe.

2°. Ces Monumens nous montrent aussi la différence des Fiefs, d'avec les Anciens *Bénéfices** Civils, puisque ceux-ci étoient

* Dans le terme de *Bénéfice* employé ici, il n'est point question de Bénéfices Eclésiastiques. On verra enſin que les Fiefs se multiplièrent à un tel excès que presque tout devint Fief. On donoit de l'Eau en Fief; come on le voit par une Charte de l'an 1025. dans DUCANGE. Tome. I. p. 1118. le Domaine feodal du Cellierier consistoit dans les Goutes de Vin, qui tomboient du Tonneau pendant toute l'année &c.

chargés d'une redevance annuelle & que la Jouissance n'en étoit que viagère. Jouir à titre de Bénéfice, ou à titre d'Usufruit, étoit précisément la même chose. On montrera, que dans la suite les Recommandations & les Bénéfices donèrent lieu aux Inféodations. Ce n'est qu'en distinguant avec soin ces différences, qu'on peut acquérir une véritable connoissance du Droit Public Ancien & Nouveau.

On ne s'étonnera donc point si la *Grurie*, la Chasse, une part dans le Péage ou dans le Rouage, la Conduite ou l'Escorte des Marchands, les Places du Change, les Loges de Foire, les Etuves publiques, les Fours banaux, & même les Effains d'Abeilles, trouvés dans les Forêts, étoient de vrais Fiefs, dans le XI. & XII. Siècle.

Ce torrent d'Inféodations, inonda même le Sanctuaire. On apelloit *Fief presbitéral*, les Ofrandes, les Sépultures, les Bâtêmes, les Relèvemens des Acouchées, la Bénédiction des Fiançailles & les Noces, la Visite des Malades, les Confessions, les Vigiles, les Trigenaires, les Dixièmes. Tout cela se trouve inféodé à l'Abé de *St. Sulpice*, sous le nom de *Ferum* ou *Feudum presbitale*, come on le voit dans DUCANGE Tom. III. p. 450.

C'est ainsi, pour le dire en passant, qu'on défigu-

défiguroit la Religion , en des tems de barbarie , où l'ignorante simplicité des Laïques , abusée par l'Avarice ambitieuse du Clergé , mettoit à prix les Actes les plus respectables du Culte public , ou les Actes les plus indispensables de l'Humanité.

Après avoir découvert les différentes sources des Justices , l'Auteur traite des Droits, qui y étoient attachés. La *Voirie*, la *Chasse*, la *Grurie*, sujet de tant d'alterations dans les derniers Siècles fournissent la matière des V. VI. & VII. Volumes.

La plupart des Auteurs , qui ont traité de la *Voirie*, en fixent la naissance à la fin du XIII. Siècle. Leurs différens Systèmes se réunissent dans le même but, qui est de prétendre que le Droit de *Voirie* est inséparable de la Courone.

Les Parlemens soutiennent au contraire , que la *Voirie* est un Atribut des Hautes Justices : Qu'elles doivent conoitre de cette partie de la Police en première instance, sauf l'apel aux Cours de Parlement, auxquelles les Rois ont confié la Manutention de la Police & du bon Ordre en dernier Ressort ; matière si importante & si peu éclaircie jusqu'à présent , que le Roi , par Arrêt de son Conseil du 13. Juin 1755. a renvoié cette grande question à des Comissaires du Conseil.

Les Auteurs François , faute d'avoir consulté les Monumens Anciens , ne paroissent pas même] avoir connu le nom que l'antiquité donne à la *Voirie*. Elle l'appelloit *Villicatio* , & dans le] même Acte *Viatura*. L'Officier , qui étoit particulièrement chargé de l'énerver , s'appelloit *Villicus*. Les Droits païés aux Seigneurs à cause de la *Voirie* étoient désignés par ces expressions *Silvaticum* , *Salutaticum* ou *Saltuaticum* de *Saltus Bois* , come on disoit *Saltuarii* , pour Forêtiers. Ce Droit étoit un dédomagement de l'Obligation imposée au Seigneur de veiller à l'entretien des Chemins & des Ponts ; mais surtout de prendre sous sa Sauvegarde les Passans , dès qu'ils entroient dans son Territoire.

Les autres Droits mouvans de la *Voirie* étoient *Cespitaticum* , ou le *Cespage* , pour le passage dans un chemin entre des Haïes que l'on censoit de plus difficile entretien , & plus périlleux.

Pulveraticum , le *Pulverage* , Droit sur les Voiageurs à Cheval ou à pied , qui n'étoient censés faire impression , que sur la poussière des chemins.

Somaticum , le *Somage* , pour le transport des Fardeaux sur des Bêtes de Charge ou de Some.

Rotaticum, le *Roiage*, pour les Voitures qui n'alloient que le pas des Chevaux.

Vultaticum, le *Vultage* (de *volvere*) pour celles qui couroient rapidement.

Temonaticum, le *Témonage*, pour les Voitures à *Timon*.

Rivaticum, Le *Rivage*, lorsqu'elles passioient sur le bord d'un Lac ou d'un Fleuve.

Pontaticum, le *Pontage*, pour la traversé d'un Pont.

Pour la sureté des Persones & de leurs éfets, le Seigneur en répondoit, pourvû qu'ils ne fussent volés ni avant le lever, ni après le coucher du Soleil.

Tout cela est éclairci & prouvé dans le cinquième Volume.

La *Chasse*, qui fait le sujet du sixième, renferme des Questions très intéressantes, & auroit moins embarrassé les Auteurs, s'ils avoient pensé à la révolution qu'ont produite les Inféodations. C'est elle qui a produit un démembrement presque général des Prerogatives, des Justices Allodiales, pour en faire des Fiefs. Par une suite de ce Démembrement, le Droit de Chasse a été confondu avec les Droits du simple Fief. En conséquence il n'est plus resté au Seigneur Haut-Justicier, que le Droit de chasser en Personne, Droit qu'il s'étoit retenu en inféodant la Chasse, & la propriété de ce Droit a été regardée

come une prérogative du Possesseur du Fief. C'est par un Démembrement pareil , que la *Grurie*, sujet du Septième Volume , a formé une Justice & une Seigneurie particulière.

Dans le VIII. Volume , on recherche quelle étoit sous la première & la seconde Race des Rois de *France* , la Condition des Persones , & en quoi consistoit la Noblesse & la Servitude , vû que les Serfs faisoient anciennement partie des Seigneuries , & que la Servitude a été comüée en d'autres droits , par les Afranchissemens. Ce point bien établi répandra un jour lumineux sur toutes les Coutumes de *France* , sur leur Analogie avec le Droit *François* ou *Romain* , & sur les Causes de leur contrariété. Il résultera de cet examen , que les Afranchissemens ont été la source des Censives Seigneuriales , des Communes , des Bourgeoisies Royales , des Bourgeoisies Seigneuriales & des Franc-Alléu. Ce sera la matière des IX. & X. Volumes.

Come le Droit coutumier de *France* a pour objet principal de fixer les *Redevances* que le Roi & les Seigneurs se sont réservées sur leurs Homes , en les afranchissant; de même que les Privilèges qu'ils leur ont acordés par les Chartres d'afranchissement , on voit d'un coup d'œil, combien la conoissance du Droit Ancien *François* est nécessaire pour bien entendre le Droit coutumier actuellement en vigueur.

L'Auteur donne un seul exemple pour preuve de ce qu'il avance. *Tertia*, selon le célèbre *Ducange*, étoit la troisième partie des Terres que les *Francs* laissèrent aux Anciens Habitans des *Gaules*; c'est ainsi qu'il la définit dans son Glossaire, au mot *Tertia*. Cependant il est vérifié, par une multitude de Titres & de Chartes d'affranchissemens, que la *Tierce* étoit la troisième partie des Fruits, payée au Propriétaire par son Serf ou Colon, qui faisoit valoir la Terre. Il payoit la 3^{me}. Gerbe & étoit appelé lui même *Tertiarius*. Cela est constaté par les Loix Antiques, qui déclarent que le Détempteur ou Colon, qui n'aura pas payé la *Tierce* pendant 15. Années, sera réputé propriétaire libre. Il en est de même de *Médiarius*, que le même *Ducange* croit être un Home qui appartenoit à deux Maîtres; au lieu que c'étoit celui qui rendoit à son Maître la moitié du produit des Terres, qu'il faisoit valoir; d'où est venu le Terme de *Métayers*, pour désigner cette espèce de Fermiers, qui donent au Propriétaire du Fond la moitié de son produit.

Lors de l'affranchissement des Serfs, on convertit la Redevance de la *Tierce* ou 3^{me}. Gerbe en *Champart* ou Terrage Seigneurial, qui fut fixé à la Douzième Gerbe, & porte

encore la Dénomination de *Tierce*, dans quelques Seigneuries de *Champagne*. C'étoit un Droit de servitude, come il se voit par diverses Chartres d'affranchissement.

A la fin de chaque Volume, on trouvera des Diplomes, Chartres ou autres Pièces originales, servant de preuves authentiques de plusieurs points essentiels, d'autant plus précieuses, que plusieurs de ces Pièces n'avoient point encore été vües du Public. L'ouvrage entier sera terminé par un Glossaire raisonné du Droit Public *François*, dans lequel on pourra s'instruire de tout ce qui aura besoin d'éclaircissement.

Tous ceux qui cherchent à s'éclairer en matière de Droit Public sentiront aisément, que des Livres de ce genre sont un Trésor de Connoissances indispensables, pour se défaire d'un grand nombre de préjugés, & pour acquérir un fond de solide Erudition. L'Etude de l'ancien Droit *François* & de ses Origines historiques ne paroitra d'ailleurs rien moins qu'étrangère à nôtre Patrie, dès que l'on sera tant soit peu au fait de son Histoire. Un leger craion de ses Fastes suffira pour nous en convaincre.

Depuis la décadence de l'Empire Romain, sous les Loix duquel ce Pais fut gouverné, il fut, come presque tous les Etats de l'*Europe*, succes-

ſucceſſivement la proie des Nations Barbares. *Laufane*, avec ſon Diſtrict, devint en particulier la Conquête des *Bourguignons*, Ancien Peuple venu de *Poméranie*, qui fut enſuite ſoumis par le Grand *Clovis*. Dès lors ce Pais paſſa dans le Domaine des Rois *Francs*, qui le firent gouverner par des Ducs ou par des Patrices ; & depuis ce tems là, on le vit preſque toujours réuni, tantôt avec la *Bourgogne*, tantôt avec le *Dauphiné*, & la *Provence*, partager le fort de ces Provinces ; c'eſt à dire de toutes enſemble ou de quelques unes d'elles, ſous le nom de *Pagus Transjurenſis* ; en ces termes, *Burgundiam*, *Pagum Transjurenſem*, *Provinciam Arelatenſem*, *Maſſilienſemque*, come l'anonçent divers Hiſtoriens de ces âges là.

Dès lors nôtre Pais entra ſucceſſivement dans les divers partages des Princes de cette Race, come dans celui de *Théodebert*, Petit Fils de *Clovis*, environ l'an 535. dans celui de *Guntram*, Fils du Roi de *Soiſſons*, en 563. dans celui de *Childebert* en 598. dans celui de *Clotaire le Grand* en 613. dans celui de *Clovis II.* qui réunit les Roiaumes d'*Auſtrie*, de *Neuſtrie* & de *Bourgogne*, environ l'an 655. & ainſi de ſuite juſques à *Childeric III.* le dernier Roi de cette Race, dépoſé en 750.

Enfin la grande Révolution acheminée

par *Pepin le bref*, & consommée par *Charlemagne*, donna une nouvelle face à la plûpart des États, qui passèrent sous son glorieux Empire. Les Peuples de sa dépendance y recouvrèrent une partie considérable de leur liberté, que le vaste Génie de ce Prince lui fit envisager come le lien le plus fort & le plus doux, pour les atacher au Gouvernement.

Depuis cette Epoque, les Empereurs ou Rois de la Race *Carlovingienne* possédèrent ce *Pais*, jusques à ce que *Boson*, Beaufrère de *Charles le Chauve*, fonda en 879. le Roïaume d'*Arles*, qui comprenoit le *Dauphiné*, le *Lionnois*, la *Savoïe*, la *Franche Comté*, une partie de la *Bourgogne* avec le *Pais de Vaud*, qui s'y trouvoit enclavé.

Rodolph, Fils de *Conrad*, Comte de *Paris*, fixa mieux encore son sort, lorsque en l'Année 888. il fonda le second Roïaume de *Bourgogne*, dite la *Bourgogne Transjurane*, qu'il ne faut point confondre avec le Duché de ce nom, dont l'origine fut différente.

Ce Roïaume prit fin par la mort de *Rodolph III.* arrivée en 1033. aiant fait héritier l'Empereur *Conrad II.* qui ne pût empêcher qu'une partie de ce bel Héritage ne fut démembré; en sorte que des débris de ce Roïaume on vit se former les Comtés de *Provence*, de *Bourgogne*

gogne, de *Viennois*, & de *Savoïe*, dont le Comté de *Vaud* fit bientôt partie.

Pour ce qui est du Temporel du Diocèse de *Laufane*, il fut toujours censé dès lors appartenir au Corps de l'*Empire*. Les Evêques de cette Ville tenoient les Régales des Empereurs & pour l'ordinaire, ils en obtenoient le Vicariat Impérial; qu'ils exécutoient jusqu'à la Réformation, qui fut bientôt suivie de la soumission volontaire de cette Ville à LL. EE. de *Berne*.

On peut juger par là, que ce Pais & la Vüe de *Laufane* en particulier aiant subi tant de révolutions, il dût nécessairement s'y introduire différentes Loix. Ainsi la Loi de *Gondebaud*, dite la *Loi Gombette* en l'année 501. le Code publiée en 529. & le Digeste en 533. dans un tems où les Rois de *Bourgogne* reconnoissoient encore pour leurs Hauts Seigneurs les Empereurs de *Constantinople*; les Capitulaires comencés en l'Année 615. & finissans en l'Année 929. enfin le Droit & les Constitutions de l'*Empire*; tous ces divers Codes durent laisser successivement des traces de l'autorité, qu'ils avoient eüe dans ces Pais, en des tems où les Législateurs, qui les avoient faits, règnoient sur eux; outre que dans les lieux & les tems sujets aux Révolutions, il s'introduit toujours insensiblement quelque portion des Mœurs, Usa

ges ou Maximes des Nations Dominantes , qui forment par acumulation une Coutume particulière: Cette Coutume dût encore se varier par la Constitution immémoriale des États du Pais & de l'Evêché, qui statuoient sur des points très importants ; & par les Privilèges , Franchises & Immunités que les Empereurs acordoient aux Villes considérables & affectionées de leur dépendance : Ce qu'ils faisoient pour les mettre à couvert des véxations si ordinaires aux Evêques, enflés de leur Temporel , dont ils ne cessoient d'abuser dans ces siècles d'ignorance & de barbarie.

Il est aisé de comprendre combien les Rois de la Race *Mérovingienne*, les Rois d'*Arles*, les Empereurs de la Race de *Charlemagne*, les Rois de *Bourgogne*, & les Empereurs, qui leur succédèrent depuis *Conrad le Salique*, ont dû y introduire de Maximes différentes ; en sorte que sans l'étude de ces différentes sources, & de leur Histoire, on ne fau- roit ni expliquer nombre de termes du moien âge répandus dans les Anciens Actes, ni rendre raison de quantité de choses intè- ressantes, contenües dans les Loix, Chartes, Diplômes, Coutumes & Inféodations de ces divers tems.

Ces observations pourront être pesées par ceux qui se proposent de devenir
bons

bons Avocats , Comissaires distingués , habiles Jurisconsultes , Magistrats supérieurs & vraiment utiles à leur Patrie.

LAUSANE.

IPHIGENIE en TAURIDE , *Tragédie en V. Actes* à Paris , chez Duchêne , Rue St. Jaques.

CETTE Pièce , qui test la première en ce Genre de la composition de Mr. *De la Touche* , a reçu de grands applaudissemens. L'Auteur possède à un degré supérieur , l'énergie & la chaleur des Sentimens ; mais on desireroit plus de coloris , plus d'harmonie & de corection dans ses Vers : L'Extrait succeint de cette Pièce mettra nos Lecteurs en état de décider sur la justesse de ce jugement.

L'ouverture du 1er. Acte présente *Iphigénie* seule dans le Temple de *Diane* en *Tauride* , prosternée aux pieds de l'Autel & priant les Dieux de l'éclairer sur un Rêve , dont elle est éfraiée. *Isménie* , Prêtresse du même Temple , arrive. Informée du sujet de ses craintes , elle fait ses efforts pour la rassurer. *Iphigénie* lui récite ainsi le Rêve , qui la trouble :

Je revoïois les lieux , si chers à ma tendresse.
 Au sein de la nature & de l'humanité ,
 Je respirois le calme avec la liberté.
 Au fond de leur Palais , rempli de leur puissance,
 Je cherchois les Auteurs de ma triste naissance ;
 Quand un bruit éfraiant des Gouffres du trépas
 S'élève & fait trembler le Marbre sous mes pas.
 D'une sombre vapeur l'Air à l'instant se couvre ;
 La Voute du Palais à longs sillons s'entrouvre.
 Je fuis , & la lueur d'un pâle & noir Flambeau,
 Ne me laisse plus voir qu'un horrible Tombeau.
 En ce même moment un nouveau bruit s'élève ;
 De ce vaste débris , qu'avec peine il soulève ,
 Sort un jeune inconnu , sanglant, pâle , meurtri :
 Il m'appelle en poussant un lamentable cri ;
 J'accours ; & pleine encor du fatal Ministère
 Dont je porte le joug , Esclave involontaire ,
 Ornant son Front de Fleures & du Bandeau
 mortel ,
 Je le traîne en pleurant, aux marches de l'Autel.
 Ce jeune infortuné , grands Dieux ! c'étoit mon
 Frère . . .

Sorti du sein des Morts , mon parricide Père
 Sembloit , brulant encore de la soif de son Sang
 Forcer ma Main tremblante à lui percer le Flanc.

ISMENIE.

Croiés en moins un Songe & vos pressentimens ;
 Il n'est d'Oracles surs que les Evénemens.

Eumène, autre Prêtresse, annonce l'arrivée de *Thoas*, qui vient presser *Iphigénie* d'immoler un Etranger, qui a fait naufrage sur ses bords. Grands Dieux ! s'écrie *Iphigénie*.

Du Sang des malheureux, si ces Autels baignés,
Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés ;
Daignés alors, daignés descendre dans mon Ame
Et l'embrafer des traits d'une divine Flame !
A ma timide Voix prêtés ces fiers accens,
Qui subjuguent l'Esprit & captivent les Sens ;
Que je puisse dompter l'illusion farouche
D'un Barbare que tout éfraie & rien ne touche ;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains,
Ne servent désormais qu'au bonheur des Hu-
mans.

Thoas, avec sa fuite, vient consulter *Iphigénie*, sur les terreurs qu'il éprouve. Il la prie d'interroger les Dieux.

Dans le flanc entr'ouvert du sinistre Etranger.

Il en fait un Portrait éfraiant & il ajoute

Quel peut être le nom de ce Barbare impie ?

Dans son farouche Cœur, quel crime afreux
s'expie !

Condanné par les Dieux, & tout prêt d'expirer,
D'où peut naitre l'éfroi qu'il semble m'inspirer ?

Iphigénie lui dit, qu'elle ne fait que lui

répondre , mais que *Diane* repousse avec horreur son encens. *Thoas* insiste; *Iphigénie* lui témoigne , qu'elle ne peut se persuader , que les Dieux prennent plaisir à ces barbares sacrifices & qu'ils nous ordonnent

D'expier nos forfaits, par des forfaits plus grands.

THOAS

Quoi! les Peuples armés du Glaive de la Guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la Terre ;
Leurs Chefs ambitieux au soin de leur grandeur
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur.

Nous mêmes dans le creux de nos Antres sauvages
Nous pourrons subsister de meurtre & de ravages;

Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans

Et nous défaltrer , dans leurs Cranes sanglans :
Et les Dieux en couroux, ces Dieux par qui
nous sommes ,

Ne pourront demander pour victimes des Hommes ?

Le Sang que nous faisons couler à nôtre gré,
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré.?

Iphigénie paroît résoluë d'immoler la Vic-
time; *Thoas* fort pour la lui envoyer & lui
dit encore

Qui que ce soit , frappés ; sois inexorable :

C'est être criminel que *d'être misérable.*

En un mot , c'est ma Loi , c'est ma Religion ,

Et votre seule devoir est la soumission.

Oreste enchainé ouvre le second Acte par un Monologue , où il se plaint de la cruauté des Dieux , qui l'ont contraint au crime & qui l'en punissent. Son voiage en *Tauride* est l'effet d'un Oracle, qui lui a ordonné, pour faire cesser son trouble , d'enlever la Statue de *Diane* & de transporter ailleurs ses Autels, profanés par le sang humain. Un Orage affreux a séparé son Vaisseau de celui de son fidèle *Pilade*, qui l'a suivi, & dont il ignore le sort. Il ne fait pas qui peut l'avoir tiré lui même de dessous les Flots, & rapellé à la lumière. Il voit alors l'Autel teint de sang humain & s'imagine que c'est sans doute celui de son Ami , que l'on vient de répandre; mais dans l'instant *Pilade* enchainé se trouve dans les bras d'*Oreste* à qui il raconte , qu'après avoir abandonné à *Alcée* le soin de son Vaisseau , caché derrière les Rochers qui se trouvent à l'entrée du Port, il n'a pas été plutôt descendu à Terre, qu'enveloppé par une foule de monde, il s'est vu entraîné vers *Thoas*, qui l'envoie à la mort. *Oreste* au désespoir, tombe dans un de ses Accès de fureur. *Pilade* le rapelle à la raison & l'exhorte à la fermeté.

Iphigénie arrive. Elle donne ordre à ses Pêtresses , qui la suivent , de délier ces

Victimes. Elle s'informe d'*Oreste*, à qui elle semble prendre plus d'intérêt, s'il n'est point Grec ? Si *Argos*, ou *Micène* . . . *Oreste* s'écrie en l'interrompant

Plût au barbare Ciel qu'un Désert m'eût vu naître,
Et qu'il m'eût fait perir avant de les conoitre.

Iphigénie l'interroge sur le sort d'*Agamemnon*. *Oreste* répond qu'une Main Parricide. . . . Quelle Main, poursuit *Iphigénie*; *Oreste*, avec un peu de répugnance, lui dit enfin, que c'est celle de *Clitemnestre* & que son Fils a vengé son Père. *Pilade*, qui craint qu'*Oreste* ne ternisse sa gloire en se faisant conoitre, l'interrompt & presse *Iphigénie* de leur doner la mort. La Princesse demande encore à *Oreste*, qu'est devenu ce Fils, il répond :

Las de trainer sa misère profonde,
Il a cherché la mort qu'il a trouvée enfin.

Iphigénie, persuadée qu'*Oreste* n'est plus, se livre à toute sa douleur. *Isménie* lui fait entendre qu'elle pourroit profiter de cette occasion pour informer de son sort *Electre* sa Sœur, en renvoiant l'un des deux Etrangers, & elle lui offre le secours de son Père & de ses Amis. Ecoute, replique *Iphigénie*,

Ces deux infortunés , qu'un même sort rassemble,
 Pourquoi les séparer ? Délivrons les ensemble.
 Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux,
 Mais l'autre également est Home & malheureux.

Pour éloigner *Thoas* du Temple , elle
 charge *Eumène* de lui aller dire , que *Diane*
 veut qu'on purifie les Victimes , avant que
 de les sacrifier. Pour excuser ce mensonge,
 l'Auteur lui met dans la bouche ces quatre
 Vers , qui nous paroissent très beaux :

Je sens avec éfroi , dans le rang où nous sommes,
 Combien il est afreux d'en imposer aux Homes ;
 Mais le motif m'excuse en cette extrémité :
 Qui sert les malheureux sert la Divinité,

Le III. Acte est ouvert par *Oreste* & *Pilade*.
 Le premier témoigne l'intérêt particulier
 que son Cœur prend à la Prêtresse qui leur
 a parlé. *Pilade* l'exhorte à ne penser qu'à
 la mort & sur tout à cacher soigneusement
 sa naissance. *Iphigénie* vient leur anoncer
 la liberté : Elle ajoute ,

J'ose vous l'avoüer , un soin cher & pressant
 Se joint à la pitié que mon Ame ressent ;
 Ce Ciel m'est étranger ; ma Patrie est la Grèce ;
 J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;

Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonans destins.

Isménie vient anoncer à *Iphigénie*, qu'il n'est pas possible de sauver plus d'une Victime, & qu'il faut au moins en présenter une en sacrifice pour tromper *Thoas*; que les Amis de son Père ne veulent la servir qu'à cette condition. *Iphigénie* déclare aux deux Grecs ce facheux contre tems & leur dit

Ma pitié m'aveugloit; ses efforts hazardoux
Ne peuvent, tout au plus, sauver qu'un de vous
deux,

Et telle est la rigueur de mon fort & du vôtre,
Qu'il faut que l'un hélas! meure pour sauver
l'autre.

Vous partagés mon cœur & vous le déchirés;
Mais puisqu'il faut choisir. . .

(à *Oreste*) C'est vous qui partirez.

Mes ordres sont donés, le danger, le tems presse,
Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse
Et je reviens.

ORESTE éperdu,

Où suis je! Et je la laisse aller!

La Scène qui suit est la plus belle de la Pièce. Elle renferme un combat touchant de l'Amitié. *Pilade* s'aplaudit du choix que l'on

a fait de lui pour Victimes, & il se félicite de pouvoir par là doner à l'Univers l'exemple d'un Ami fidèle. *Oreste*, d'un ton où le désespoir est peint, l'interrompt ainsi :

M'aimes tu ?

Reponds.

P I L A D E.

Ton air affreux me glace !
Parle ; que me veux tu ?

O R E S T E.

Que tu prennes ma place.

Pilade s'en défend. *Oreste* insiste, & lui dit :

Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr ?
Parricide Vengeur du Meurtre de ton Père,
Ton bras dégoûte-t-il du Meurtre de ta Mère ?
Vois-tu des traits de sang & des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore & la foudre & l'éclair ?
Tu veux que redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature exécrationnable Boureau
Au sein de l'amitié j'enfonce le Couteau !
Ah ! Barbare ; peux-tu jusques là méconnoître
L'Ame de ton Ami, le sang qui l'a fait naître ?
Avec quels traits affreux dans ton Cœur me peins tu ?
Pour être criminel me crois-tu sans vertu ?

Pilade le conjure à genoux de vivre , au nom d'*Agamemnon* & de toute la Grèce. Arrête , lui dit *Oreste* ,

Vois mon horrible état . . . Vois ton horrible ouvrage . . .

Je ne me conois plus . . . Mais loin de s'adoucir , Ton inflexible Cœur semble 'encor s'endurcir
Eh bien ! Je vais , sauvant un crime à la Prêresse , Lui découvrir le mien & l'horreur qui me presse , L'obliger , par devoir , à révoquer son choix.

P I L A D E .

Ah ! quel délire affreux , quelle rage 'enemie !
Achète-t-on la mort au prix de l'infamie ?

O R E S T E .

C'est toi qui m'y contrains ; ton aveugle injustice
Impose à ma Vertu ce honteux sacrifice.

P I L A D E .

Moi , juste Ciel !

O R E S T E .

Tranchons d'inutiles discours ;
Où jure moi de fuir le trépas où tu cours ,
Où j'achète à ce prix la mort que je mérite :
J'en ateste les Dieux , que mon aspect irite.

P I L A D E .

Peux tu jurer ta honte ?

O R E S T E .

Eh ! C'est toi qui la veux !
Oui , je la jure encore , ou répons à mes vœux :

Je me déclare un Monstre abhorrant la lumière,
 Qui s'est fait un Tombeau de la nature entière ;
 Je dis qui m'a fait naitre & qui j'ai fait périr ;
 Et si de cet aveu je ne dois pas mourir,
 Si la Prêtresse encore est pour moi combatüe,
 J'accepte ses bienfaits. . . Je m'immole à ta vûe :
 Si cette Main balance, ô Terre, entr'ouvre toi !
 Et vous qui m'entendés, ô Cieux, écrasés moi !

Iphigénie paroît ; *Pilade* en l'apercevant,
 dit à *Oreste*,

Je cède à ta fureur ;
 Tes jours me font encor moins chers que ton
 honneur.

Oreste obtient d'*Iphigénie*, quoique à regret,
 de le choisir pour Victime. Elle charge *Pilade*
 de sa Lettre, & celui ci, en sortant, dit à part,

Ami, va, je saurai te sauver ou te suivre.

Iphigénie avec *Eumène* comence ¹¹¹⁷
 quatrième Acte, en manifestant ainsi ses
 inquiétudes,

L'Esclave ne vient point, ô mortelles alarmes !
 Mes yeux, sans le vouloir, se remplissent de larmes,
 Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur ?
 Est-il environé de mon propre malheur ?

Isménie vient encore accroître ses craintes, en lui annonçant que l'Esclave & l'Etranger n'ont pas rejoint son Père ; enfin cet Esclave paroît & lui fait ce fâcheux récit :

Sous de flatteurs Auspices,
 Rampans avec efforts le long des précipices,
 Nous avançons déjà vers l'Azile écarté,
 Où flote le Vaisseau pour sa fuite aprêté.
 Je précédois ses pas & lui fraiois la route ;
 Alarmé d'un bruit fourd, il m'arête, il écoute,
 Et le moment d'après, il pense voir de loin
 S'avancer à pas lents quelque indiscret Témoin.
 Son Cœur se trouble, il veut qu'à l'instant je le
 quite

Et que j'aïlle éclaircir le danger qui l'agite :
 Je cède à la terreur dont je le vois frappé,
 Et moi même tremblant, sous un Roc escarpé,
 Au fond d'un Antre où l'Onde en mugissant se
 brise,

Le faisant retirer de crainte de surprise,
 Je cours voir en éfet, si son œil abusé,
 Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
 Reconnoissant bientôt l'illusion fatale,
 Qu'avoit produit en nous une frayeur égale,
 Je revole vers lui ; mais ô soins superflus !
 Dans le creux du Rocher je ne le trouve plus.
 Les flots, en s'y brisant, selon toute aparence,
 L'ont englouti, Madame, avec vôtre espérance.

Iphigénie fait éclater son désespoir. Elle dit ensuite :

Voions l'autre Etranger.

C'est le dernier des Grecs, que moſtrifont fans
doute

Ces bords, qu'avec horreur l'humanité redoute.

Eumène fait venir *Oreste*. La Princesse lui demande ce que la Grèce pense du sort d'*Iphigénie*. *Oreste* se trouble à ce Nom & s'écrie :

Heureux, si je pouvois, Victime obéissante,
Ofrir aux Dieux, come elle, une Tête innocente !

La Prêtresse le détrompe & lui apprend que *Diane* a dérobé *Iphigénie* à la cruauté des Grecs & l'a transportée en *Tauride*, dans ce Temple même. *Oreste* la presse avec transport, de l'instruire du sort de cette Princesse : Elle se trouble & lui dit

Et qu'êtes vous ? Parlés ; il y va de ma vie.

ORESTE

D'*Oreste* infortuné, que pense *Iphigénie* ?

IPHIGENIE

C'étoit tout son espoir, elle fait qu'il est mort ;

ORESTE

Non, Madame, il survit aux horreurs de son sort,
fort.

Mon trouble, mes transports ne font que trop
conoitre . . .

IPHIGENIE

Dans mon cœur éperdu , quel soupçon fait il
naitre !

Sa jeunesse . . . ses traits . . . un secret sentiment . .
Se peut il ! . . Achevés ; finissés mon tourment.

ORESTE

Eh bien , à ses malheurs, reconoissés *Oreste*.

IPHIGENIE

Mon Frère !

ORESTE

Iphigénie!

Un bruit qui se fait entendre interrompt
cette Scène. *Iphigénie* ordone à *Eumène* de
cacher *Oreste* dans l'intérieure du Temple.
Isménie entre toute éftraïée & dit

Fuiés *Thoas* , fuiés sa rage forcenée ;

Il fait de l'Etranger la fuite infortunée.

L'Esclave est expirant

Mon Père & ses Amis ont prévenu l'orage

Du Vaisseau pour le Grec vainement préparé ,

Ils ont couru se faire un Azile assuré.

Dans le même moment , *Eumène* vient
annoncer à la Princesse , qu'*Arbas* , Officier
des Gardes du Tiran , vient de se saisir d'O-

reste. Iphigénie au désespoir , termine l'Acte en disant, qu'elle va chercher la mort.

Thoas en fureur ouvre le V. Acte. Il fait venir *Iphigénie* , l'acable de reproches & la presse d'immoler *Oreste* , qui paroît , & qui dit fièrement :

Que lui comande tu , Tiran , dont] la terreur
Fait de ce Temple saint un Théâtre d'horreur ?
Si ton Cœur alteré cherche à boire mon sang ,
Tigre , que ne viens-tu me déchirer le flanc ? ,

THOAS à *Iphigénie*

Obéissés , frapés

IPHIGENIE

Seigneur , il est mon Frère!

Thoas continuant à insister , elle lui répond :

Frape , soit mon Boureau ; mais le Ciel est mon
Maitre

Arbas vient anoncer au Tiran , qu'une Escorte éfroïable est prête à fondre sur lui :

THOAS

Courons . . . mais immolons avant à mon
couroux . . .

Pilade suivi des *Grecs*, arrive sur la Scène, à l'instant où *Thoas* lève le bras pour fraper *Oreste*. *Pilade* l'arrête d'une Main & de

l'autre lui enfonce un Poignard dans le cœur.

Ces dénouemens brusques comencent , à devenir fort en vogue parmi nos Auteurs, dramatiques.

L E COMENTAIRE *sur le Code des Loix & Statuts du Pais de Vaud.*

Cet Ouvrage que nous avons anoncé dans un de nos Journaux, vient de fortir de nôtre Presse. Son Auteur est Mr. *Boive*, Maire de *Bevaix*, & Ancien Avocat en la Suprême Chambre des Apellations Romandes à *Berne*. Come ce Code est un Corps complet, de Droit civil, feudal & criminel, le Comentaire n'en est que plus digne de l'attention du Public & des Particuliers. Ce Jurisconsulte a fondé ses décisions sur les Ordonances Souveraines ; sur l'autorité des Arrêts & sur le Droit commun, en ce qu'il a de plus relatif avec l'esprit des Loix du Pais.

La manière gracieuse avec laquelle cet Ouvrage a été reçu de LL. EE. de *Berne* en fait assés conoitre l'utilité & l'importance, & c'est dequoi chacun peut être convaincu, par l'examen & l'usage qu'il pourra en faire.

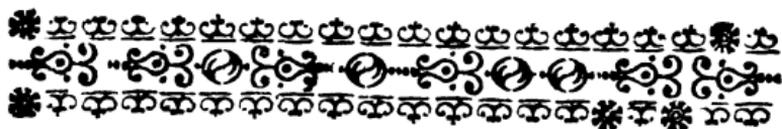
Il est imprimé en deux Tomes in quarto, sur beau papier colé & très belle impression.

Le premier Tome renferme d'abord un Avant propos, où l'Auteur rend raison de son Edition, & où il anonce deux autres

Ouvrages, qu'il est prêt de doner au Public. Il présente ensuite l'Histoire des Coutumes, Loix & Statuts du *Pais de Vaud*, de-même que celle du Droit Feudal. Enfin l'Auteur entre en matière, & après avoir raporté chaque Loi de la première & seconde partie du Code, collationée mot à mot sur la première Edition qui en a été faite en 1616. come étant la plus correcte; il en done, immédiatement après le texte, une explication claire où il indique en même tems les corrections que les Mandats Souverains, l'Usage & les Arrêts y ont pû apporter.

Le second Tome contient la troisième & dernière partie du Code, où l'Auteur a suivi le même plan sur chaque Loi. Il y a ajouté une liste d'environ 200. Ordonances avec le précis de leurs dispositifs, aiant^s choisi celles qui lui ont paru les plus essentielles. L'Ouvrage est enfin terminé par un Indice des plus exacts & des plus complets, de toutes les matières qui y sont contenues.

On le trouve à *Berne* chez Mrs. *Gottschal* & Comp. à *Fribourg* chez Mr. *Boffe*; à *Lausanne* chez Mr. *Verney*; à *Tverdon* chez Mr. *Dupuget*; à *Morges* chez Mr. *Monod*; à *Nion* chez Mr. le Chatelain *Feuillet*; à *Vevay* chez Mr. *Chenebié* & à *Neuchâtel* chez les Editeurs du Journal Helvétique. Le prix est un Ecu neuf en blanc.



LES DEUX PELERINS.

Histoire Allégorique.

N'eut-il que deux Mortels , sur cette triste Terre,
Elle les entendroit se déclarer la Guerre.

Divisés d'intérêt , à soi-même inhumains

Les nœuds qui les joignoient sont brisés par leurs
mains.

Deux Pélerins , allant à la *Mèque* , se trouvèrent dans les Déserts de l'Arabie , environés de sables brulans , mourant de faim & de soif , & manquant de tout. Ils implorèrent le secours du Prophète , mais *Makomet* fut sourd à leurs vœux & à leurs prières. Ils se lamentoient sur les Misères de la Vie , dont ils avoient déjà éprouvé les infortunes , lors qu'ils aperçurent derrière quelques broussailles , un petit Hermitage , qui leur parût propre à les garantir de l'ardeur du Soleil. Ils y cherchèrent un azile , & y trouvèrent de l'ombre & de la fraîcheur. Un simple Ruiffeau couloit tout autour , & sembloit par son murmure , les inviter à s'y reposer. Ils comencèrent à examiner leur

petite Cabane, & furent surpris d'apercevoir, d'un côté un Arc & des Flèches, & de l'autre des Raisins secs, des Fîgues, & une espèce de petit Pain affés noir & fort dur; mais qui étoit tout entier. Au milieu de ces Provisions, & ce fut ce qui les étona d'avantage, ils aperçurent un vénérable Vieillard, à Barbe blanche, aputé contre le Tronc d'un Arbre, qui lui servoit de Chaise, de Table & de Lit. Il paroissoit endormi; mais aiant fait leurs éforts pour le réveiller, ils virent qu'il étoit mort; & lûrent cette Inscription écrite au dessus de sa tête, en gros caractères :

Passant, qui que tu sois, ne soit pas curieux d'apprendre qui j'ai été, mais sache que je suis mort content, & sans regret de quitter la vie. J'en espère une plus heureuse, réservée à la Vertu. J'ai trouvé ici le repos & le bonheur, que j'ai cherchés en vain dans le tumulte du Monde, & que les Plaisirs, les Richesses, ni les Honeurs n'ont jamais pu me procurer. Imite mon exemple & sois sage. Ces Flèches te serviront de défense contre les Bête féroces, & de moïens pour te fournir des Alimens nécessaires; mais ménage la Vie des Animaux, afin qu'ils épargnent la tienne. La Nourriture la plus simple est la meilleure; le Corps demande peu; pourvu qu'on n'excite pas ses besoins. Tu trouveras dans la contemplation de la Nature de

quoi occuper tes yeux & ton Esprit. Une méditation respectueuse, faite dans un humble silence, est un hommage sincère, & une prière continuelle au Créateur. Je souhaite qu'il exauce tes vœux, pourvu qu'ils soient naturels & conformes à l'ordre. Il n'est pas nécessaire d'aller à la Mèque, pour trouver l'Etre suprême; il est par tout, & l'Univers entier est son Temple.

Les Pélerins, après avoir lû cette exhortation, résolurent de s'arrêter dans cette Solitude. Ils élargirent un peu une Caverne naturelle, qui étoit au fond de la Cabane, & qui sembloit avoir été taillée dans le roc; Ils trouvèrent quelques Palmiers & quelques Figuiers, épars çà & là, mais en très petit nombre, dont ils transplantèrent les rejetans, pour en former un petit Bosquet, & leur fournir des Fruits, qui fussent à leur portée.

Un peu plus loin, ils virent en perspective une Forêt d'Oliviers & d'Orangers sauvages, qui répandoient une odeur agréable & aromatique, qui flatoit l'odorat, ainsi que leur vûe flatoit les yeux. La Nature, toujours si belle quand on fait la considérer & en découvrir les charmes, sembloit inspirer une douce rêverie, & une Volupté délicieuse; chaque zéphir amenoit un parfum exquis & un nouveau plaisir. La Lune qui

paroissoit sortir de derrière un Nuage leur promettoit une belle nuit :

Le lendemain nos Pèlerins voulurent creuser le terrain, pour y planter des piquets, & former une palissade, qui les garantit des insultes des Passans, ou de la dent des Animaux carnaciers; mais ils furent surpris de trouver dans la terre une grande résistance, & d'apercevoir de tous côtés des Ecailles de poissons, brisées par les efforts qu'ils faisoient pour pratiquer quelque ouverture. Ils examinèrent ces Ecailles, & comme ils avoient voié en divers Pais, ils observèrent avec étonnement, que ces Poissons qui se présentoient en si grande abondance, étoient ceux des Mers les plus éloignées. Il faloit nécessairement que leurs Eaux eussent couvert anciennement le terrain qu'ils habitoient, & qu'ensuite elles se fussent retirées & reculées peu à peu, pour laisser la Terre à sec. Nos Pèlerins avoient fait la même remarque en d'autres endroits; ils conclurent qu'il y avoit autrefois des Poissons & des Monstres marins, où l'on voit aujourd'hui les Moutons brouter l'herbe tendre & fleurie & le Rossignol chanter sur des Arbres couverts de fruits & de verdure. On découvre par tout les ruines de l'ancien Monde, & nous ne marchons en quelque sorte, que sur des Masures. Il en est de

même de la Morale ; on ne trouve plus que les débris de l'antique Vertu , qui en font regretter la perte. Il en est enore de même des Sciences , on en voit bientôt les bornes & l'on ne découvre au de-là que des Terres arides & des Déserts.

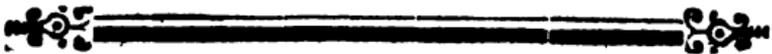
Nos Pélerins eurent bientôt épuisé ces réflexions ; lors qu'on est seul , on n'a que trop le loisir d'en faire ; on se copie toujours soi-même ; la répétition ennuie , & fait mieux sentir le charme de la diversité. Les plus beaux objets même deviennent fades & insipides , par l'habitude de les voir ; il leur manque un attrait , la variété *. Nos deux Voyageurs laissèrent apercevoir sur leurs Visage une certaine tristesse ; ils avoient été amis inséparables ; mais ils se trouvoient sans cesse , & se voioient sans plaisir. Un péril comun les réveilla un peu de cette sombre l'éthargie : Un Lion furieux vint les ataqer jusques dans leur Cabane : Ils réunirent leurs

* *Archias* de *Tarente* disoit , que si quelqu'un étoit monté au Ciel , d'où il découvrit la beauté des Astres , & la structure de l'Univers , cette vue , quoi que si merveilleuse & si ravissante , deviendroit insipide pour lui , s'il n'avoit Personne à qui il pût conter ce qu'il voit. Quelqu'un a dit , qu'il faut avoir quelqu'un à qui on puisse dire que la solitude est belle.

forces, & en triomphèrent. Seuls, ils auroient certainement succombé, & auroient été déchirés par ce terrible Animal. Ce danger devoit leur faire sentir *qu'il n'est pas bon que l'Homme soit seul* ; mais le péril passé, ils retombèrent dans leur mélancolie, & résolurent de se séparer.

L'un d'eux prit le parti d'aller habiter dans la Forêt d'Orangers & de Citroniers ; il y transporta ce qui lui parut nécessaire, & son Compagnon, soit par complaisance, soit qu'il ne fut pas fâché de s'en éloigner, lui aida à bâtir une petite Chaumière dans le plus épais de la Forêt. Bientôt après, ils furent forcés par leurs besoins réciproques à se rapprocher & à se voir. Celui qui possédoit le premier Hermitage manquoit de Bois, & l'autre en avoit en abondance, mais manquoit d'eau : Il eût recours à son ancien Camarade, & convinrent de faire un échange, pour fournir à leurs besoins. Ils auroient mieux fait de se réunir, mais un commerce nécessaire & trop étroit les avoit dégouté l'un de l'autre. La défiance & la discorde achevèrent de les perdre, & ils périrent tous les deux, l'un de froid, & l'autre de soif, plutôt que de recourir à une assistance réciproque & de se procurer mutuellement les nécessités de la Vie.

Q



L E T T R E

*Aux Editeurs , sur une nouvelle découverte
pour guérir le Cancer.*

Vous vous faites , *Messieurs* , une occupation de rendre v^otre Journal utile à la Société & vous contribués efficacement à lui procurer des Avantages pour l'Esprit & les Mœurs. Le Public doit vous avoir à cet égard bien des obligations , demême qu'aux Auteurs des excellens Morceaux , qui paroissent de tems en tems dans v^otre Recueil. J'ai souvent envié le sort d'un bon Ecrivain, qui fait tourner son loisir au profit du Genre Humain & qui est assés judicieux pour puiser dans une Source si agréable, ses récréations & ses plaisirs. Vous avoueraï-je , *Messieurs* , que j'aurois été moi même tenté de mettre au jour quelques unes de mes Productions , mais la crainte d'ocuper une place, que j'ai crû pouvoir toujours l'être mieux, m'a retenu jusques ici. Cependant l'envie que j'ai de marquer du moins ma bone volonté , me détermine à vous envoier le petit Article que joins à cette Lettre. S'il n'est pas de nature à pouvoir orner l'Esprit , ni à avoir de l'influence sur la Conduite morale, il

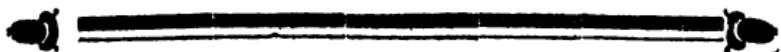
poura peut-être servir à soulager bien des Persones, dans une Maladie aussi opiniatre que cruelle & qui paroît beaucoup plus fréquente qu'elle ne l'étoit-ci devant. Mon Amour propre n'entre pour rien dans cet envoi, qui est extrait du *Journal Oeconomique*, qui s'imprime à *Paris*. Mais come cet Ouvrage n'est point aussi généralement répandu dans ces quartiers, que le vôtre, j'ai crû que l'on rendroit service au plus grand nombre de vos Lecteurs, en répétant icicet Article.

UN Médecin d'Angleterre aiant entendu raconter plusieurs fois, que dans la Province de *Connecticut*, Colonie Angloise d'Amérique, l'on y avoit trouvé le moien de guérir les Cancers par l'aplication du suc d'une Plante, apellée *Pokewed* ou *Phytolacca*, & qu'on avoit réüssi dans les occasions, où on en avoit fait l'épreuve, écrivit à ce sujet au Docteur *Johnson* de *Straford*, établi dans cette Colonie, & autant distingué par sa probité, que par ses lumières, qui, en réponse, lui indiqua pour preuve de cette découverte, trois Cures, de la réalité desquelles il étoit d'autant plus assuré, qu'elles venoient de la bouche même des personnes guéries. Il l'informa en même tems, que dans deux de ces Cures, l'on s'étoit simple-

ment servi du jus de cette Plante , dont on avoit formé un Emplatre , mais que pour la troisiéme , on avoit fait les choses d'une manière plus composée & avec plus de précaution. La malade , dit-il , aiant été renvoyée par les Médecins & les Chirurgiens a consulter la dessus une Dame , qui avoit été guérie de ce mal , celle-ci lui conseilla de prendre les Feuilles & les petites Branches du *Phytolacca* , de les broier ensemble , d'en exprimer le jus , de le mettre dans un pot de terre & de l'exposer au Soleil , jusques à ce qu'il eut aquis la consistance d'un Emplatre ; après quoi il faloit en former un Emplatre aussi épais que possible seroit & de la grosseur du duril , ou sur une Feuille de la Plante , quand la Feuille est assés verte pour servir , ou en hiver , sur un morceau d'étoffe de soie noire , & en apliquer un nouveau 4. ou 5. fois toutes les 24. heures , si la malade pouvoit en supporter la douleur , qui étoit extrêmement vive ; qu'il ne faloit pas qu'elle s'allarmat , si le Cancer paroissoit empirer , du moins à l'extérieur , parce que le remède atiroit toute la malignité de l'humour du fond au dehors , ce que la Malade trouva très véritable. Enfin cette Dame recommanda à cette dernière , de ne point prendre de médecine , ni d'user d'aucune boif-

boisson forte, si ce n'étoit en cas de défaillance. La Malade aiant observé exactement ce qui lui avoit été prescrit, & cela dès le mois d'Août jusqu'au Mois de Mars, le Cancer se fêcha tout d'un coup, & elle ne s'en est pas sentie depuis 12. ans.

Nous ajouterons ici, que le *Phytolacca* n'est pas inconnu en *Europe*, puisque cette Plante se trouve en *Suisse*; il y en a entr'autres dans des Jardins à *Colombier*, près de *Neuchâtel* & à *Tverdon*.



L'IMAGINATION ET LE BONHEUR.

FABLE *Alégorique.*

L'IMAGINATION, Amante du *Bonheur*
 Sans cesse le désire, & sans cesse l'appelle :
 Mais sur elle il exerce une extrême rigueur,
 Et fait pour les desirs, il est peu fait pour elle.
 Dans la tendre jeunesse elle alla le chercher
 Jusques dans l'amoureux empire ;
 Mais lorsque du *Bonheur* elle crut aprocher
 Les Soupçons, le jaloux Martire,
 La Délicatesse encore pire,
 Soudain à ses transports le vinrent arracher.
 Dans un âge plus mûr, du même objet charmée
 Au Palais de l'*Ambition*

Elle crut satisfaire encore sa passion :

Mais elle n'y trouva qu'une ombre , une fumée ,

Fantôme du Bonheur , & pure illusion.

Enfin , dans le País qu'abite la Richeſſe ,

Séjour agréable & charmant ,

Elle va demander son fugitif Amant :

Elle y vit l'*Abondance* , elle y vit la *Molleſſe* ,

Avec le *Plaiſir* enchanteur ;

Il n'y manquoit que le *Bonheur*.

La voila donc encor qui cherche & ſe promène.

Lafſe des grands chemins , elle trouve à l'écart

Un ſentier peu batu qu'on découvroit à peine :

Une Beauté ſimple & ſans art

Du Lieu preſque défert , étoit la Souveraine :

C'étoit la *Piété*. Là nôtre Amante en pleurs

Lui raconte ſon Avanture.

Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs ;

Vous verrés le *Bonheur* ; c'eſt moi qui vous l'afſure ,

Lui dit la Fille Sainte , il faut pour l'atirer

Demeurer avec moi , s'il ſe peut , ſans l'attendre.

Sans le chercher , au moins ſans trop le deſirer ,

Il arrive auſſi-tôt qu'on ceſſe d'y prétendre ,

Ou que dans ſa recherche on fait ſe moderer.

L'*Imagination* à l'avis fut ſe rendre ;

Le *Bonheur* vint ſans diférer.

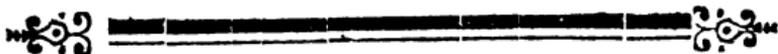


E P I T R E

D'un Malade à un de ses Amis aussi incomodé.

MOn cher Confrère en mal de tête
 J'ai , plus que vous , la rage aux dents ,
 Et la toux , pour finir la fête ,
 Partage mes autres momens.
 Jugés quelle scène plaisante ,
 Tour à tour , dès que j'ai touffé ,
 Je me plains d'une voix perçante
 Que mon gosier est fracassé ,
 Et que , dans ma tête pesante ,
 Quelqu'Esprit Lutin s'est niché.
 Un Manchot en pareille histoite
 Se trouveroit embarrassé :
 D'une main je tiens ma Machoire ,
 De l'autre mon Crane brisé ;
 Et sur le tout , je ne puis boire ;
 Me voila bien adonisé.
 Le chaud , le froid , tout m'est contraire ,
 Et pour comble de la misère ,
 En Sénat je suis apellé ,
 Hélas ! j'y cours , mon cher Confrère ,
 D'un air benet & réfrogné.
 Adieu ; puisse le Ciel prospère
 Sur la pauvre Société ,
 Jetter d'une main salutaire ,
 Le doux Trésor de la fanté.

L A U S A N E .



T A B L E.

D éclaration de la Compagnie des Pasteurs & Professeurs de Genève sur un Article de l'Encyclopédie.	123
Essai sur ce Sujet, proposé par l'Académie Françoise, Il n'y a point de pain pour le Méchant	132
Idée de la Conscience.	143
Quatrième Lettre sur les précautions à prendre en faveur d'une Famille.	147
L'Abeille Littéraire XIII. Essai.	158
Suite sur le Luxe.	177
Lettre de l'Auteur des Pensées Anti-Philosophiques.	186
Ouvrages nouveaux ; le Droit public de France.	193
———, Extrait d'Iphigénie en Tauride.	211
——— Le Coutumier du Païs de Vaud.	226
Les deux Pélerins, Histoire allégorique.	228
Aux Editeurs sur une nouvelle découverte pour guérir le Cancer.	234
L'Imagination & le Bonheur Fable.	237
Épître d'un Malade à un de ses Amis aussi incommodé.	239